

Rentrée littéraire 2021

Une petite présentation de quelques romans de l'automne par la

Librairie Lafontaine, Privas

Rêver debout avec Lydie Salvayre, s'évader avec Patrick Deville, Thomas Giraud ou Alain Mascaró, revisiter l'Histoire avec Jan Carson ou Mario Vargas Llosa, aimer et pleurer avec Larry Tremblay ou Isabel Guttierrez, trembler avec Emmanuelle Salasc ou Thomas B. Reverdy, réconcilier l'humain, l'artificiel et le surnaturel avec Kazuo Ishiguro ou Juhari Kalina, rire et grandir avec Salomé Kiner ou Katharina Volckmer ? Mais, surtout, faire mentir Alain Finkielkraut, bougonnant contre la fin, selon lui annoncée, de la Littérature, geignant sur les livres « qui n'impriment plus » ?

Eh oui, les années passent, parfois bouleversées par des crises majeures, pandémies mondiales, conséquences dramatiques du changement climatique et de l'extinction de trop d'espèces, flux grossissant des migrations, guerres naissantes et retour des Talibans... Mais, rassurons-nous, la Rentrée Littéraire française, elle, résiste à tout, avec son cortège de plus de 500 romans nouveaux entre le 15 août et la fin octobre, en dépit des menaces que pourraient faire peser sur elle la concurrence des images et de leurs nombreux supports, l'érosion, évidente aussi, du grand lectorat. En dépit aussi des voix de Cassandra, comme celle d'Alain Finkielkraut, stigmatisant dans son dernier essai, *L'après littérature* (Stock, septembre 2021), les phénomènes de mode et une certaine médiocrité, pour mieux stipuler qu'aucune œuvre ne mériterait plus à ses yeux de survivre, puisque les auteurs contemporains n'auraient plus ni pensées stimulantes, ni morales essentielles à nous apporter, devenant ainsi les propres fossoyeurs de la Littérature. Et si son propos, qui utilise de manière outrageusement prétentieuse les cautions littéraires et morales de Philip Roth et de Milan Kundera, en oubliant que ces auteurs seraient sans doute les premiers à se moquer de sa posture, entend surtout justifier ses positions réactionnaires au sujet de #metoo ou du changement climatique, il est bien incapable de repérer ce qui, demain, dans les écrits de notre époque, aura imprimé durablement sa trace... Car oui, il y a dans chacun des textes que nous évoquerons une manière d'interroger le monde et de nous inviter à le transformer. Car, oui, aussi, il reste, ce que montre superbement Irene Vallejo, dans son *L'Infini dans un roseau*, paru en France au même moment, de multiples pouvoirs aux récits et à l'usage poétique des mots de nous concerner, de favoriser la rencontre et la communauté. Et nous espérons ainsi que cette trop courte promenade dans le paysage de la Rentrée littéraire pourra illustrer cette puissance, toujours vive et allègre, de la Littérature et du Livre...

« Depuis la lecture au Lazaret des albums illustrés dans lesquels le zèbre et le baobab disaient l'Afrique, le chameau et le minaret l'Arabie, en Inde le charmeur de serpents et l'éléphant, à Tahiti le lagon et la pirogue à balancier, je voulais voir tous ces lieux du monde et y trouver une maison, apporter des livres pour y apprendre tout ce qui avait bien pu se passer là, autour de cette table, de ce jardin, de cette rue, m'approcher de cet endroit de plus en plus près, à la loupe puis au microscope, et à partir de cette chambre arpenter les lieux avoisinants décrits dans ces livres, consigner tout cela puis m'en aller voir ailleurs,

observer la vie des hommes et leurs efforts toujours admirables et lamentables. »

Patrick Deville, *Fenua (Le Seuil)*, p.345

Souhaitez-vous donc une vie délivrée de ses songes et de ses utopies ?

Une vie entièrement vouée aux morales utiles ?

Souhaitez-vous que nous abandonnions tout ce qui a toujours tenu les femmes et les hommes debout, le goût du rêve, le goût du risque et la soif des choses nouvelles quel que soit le nom qu'on lui donne ?

Auriez-vous oublié que l'utopie est l'un des meilleurs adjuvants de la vie ?

Auriez-vous oublié qu'elle lui insuffle l'allant nécessaire pour s'avancer dans la nuit noire, forcer les murs de l'Inconnu, les renverser, les dépasser, et s'ouvrir à des langues étrangères, des horizons insoupçonnés et de nouvelles Amériques ?

Lydie Salvayre, *Rêver debout (Le Seuil)*, pp.49-50

Des livres, il y en avait plein la maison, dressant des hauteurs d'isolation improvisée le long des murs, dessinant des labyrinthes qui changeaient selon tes humeurs ou tes découvertes. Une fois par an, en plein été, lorsque tu restais seule avec nous de longs mois, tu décidais de les trier, classer, donner, ranger. Tu ouvrais alors toutes les fenêtres de la maison, « pour aérer, les livres, c'est plein de poussière », et commençais la journée par le premier que tu avais sous la main. Je restais assis sur la marche du milieu de l'escalier qui menait aux chambres et je te regardais les caresser, les palper, les respirer. Ils devenaient, entre tes mains, de petits mondes à l'intérieur desquels des êtres de papier vivaient, aimaient et mouraient. Tu les ouvrais et plongeais, ressortais, la peau encore un peu mouillée, les cheveux froissés, le regard quelquefois hagard ou la bouche dessinée d'un drôle de sourire et les refermais. Peu à peu les tas se déplaçaient, disparaissaient pour grandir ailleurs, dans le couloir, dans le salon, sous le bureau. Au bout de deux ou trois heures, notre espace de vie avait pris forme nouvelle, d'autres chemins creux se dessinaient, des plaines dégagées voyaient le jour, la lumière jouait des partitions originales sur les murs. Tu levais alors la tête, me regardais, l'air d'une presque noyée, « que fais-tu là ? tu n'es pas avec tes sœurs au jardin ? » et sans attendre ma réponse, regagnais la cuisine. Tu n'avais ni trié, ni classé, ni donné, ni rangé.

Isabel Gutierrez, *Ubasute (La Fosse aux ours)*, pp.110-111

Cela arrive enfin, un matin qui se distingue dans la masse résonnante de l'enfance, un matin dont pourtant elle a oublié la date. Louvette a appris à lire, et ce jour pourrait tout aussi bien être le premier de sa vie. Elle lit à voix haute tout ce qui passe devant ses yeux, et cela donne le tournis à ceux qui l'entourent : elle déchiffre la boîte de céréales, le mode d'emploi, le journal, les publicités, les panneaux du supermarché, et, naturellement, les livres. Tous les livres possibles. Les saisons de Louvette se teintent d'une autre couleur. Les grandes vacances, par exemple, sont une saison entière dans la langue du dehors. Lorsque l'école ferme, Louvette dévore les livres que la mère lui achète en espagnol. C'est comme si le français hibernait pendant l'été. Mais

Louvette ne l'oublie pas. Elle attend en secret le retour de l'estivante langue du dedans. Elle la retrouve chaque rentrée de septembre, espiègle, tapie au fond d'un manuel, dissimulée dans le cartable, sentant le cahier neuf.

Gabriela Trujillo, *L'invention de Louvette (Verticales)*, pp.52-53

Lorsqu'il avait découvert que son fils savait lire, bien des années auparavant, la première impulsion de Svetan avait été de la battre, mais Jag l'en avait empêché.

« Crois-tu donc savoir ce que Devel veut pour lui ? »

Dans la *kumpania*, on se méfiait beaucoup de ceux qui savaient lire. Les livres étaient des prisons pour les mots, des prisons pour les hommes. Les premiers comme les seconds n'étaient libres qu'à virevolter dans l'air ; ils dépérissaient sitôt qu'on les fixait sur une page blanche ou un lopin de terre.

Jag, lui, disait que si les Tziganes étaient un peuple sans écriture, c'est qu'ils avaient été maudits. Il y avait deux explications à cela, qui dépendaient un peu de l'endroit où l'on se trouvait : chez les Kalderash, on disait que les Tziganes avaient été privés d'écriture parce qu'ils avaient forgé les clous qui avaient servi à crucifier le Christ. Chez les Roms de Bulgarie, en revanche, on racontait qu'un jour Devel était venu sur terre pour donner un alphabet aux Tziganes ; malheureusement, tous étaient partis pour cueillir des prunelles. Devel ne rencontra qu'un vieillard et son âne. Bien sûr, le vieillard n'avait pas de feuille de papier : qu'aurait-il pu bien en faire puisqu'il ne savait ni lire ni écrire ? heureusement que Devel avait au moins un crayon sur lui ! Il écrivit l'alphabet sur une feuille de chou et la tendit au vieillard, mais l'âne la mangea...

« En vérité, c'est toi l'âne si tu crois que c'est un mal de savoir lire et écrire, alors laisse ton fils en paix ! »

**Alain Mascaro, *Avant que le monde ne se ferme*
(Autrement), pp.30-31**

La jeune maîtresse d'Ylijaako avait toujours le nez collé dans ses bouquins quand elle était gamine. Voici aussi qui aurait dû alerter les autres, le vice lui titillait déjà l'âme. Personne de normal ne lit autant. Et elle ne disait pas un mot de ce qu'elle lisait. Elle était comme un coffre qu'on ne cesse de remplir et remplir d'affaires, mais quand on soulève le couvercle il n'y a rien dedans. Le coffre est vide. Où est passé tout ce savoir, alors ? En Enfer !

Juhani Karila, *La Pêche au petit brochet (La peuplade)*, p.168

Nous sommes les seuls animaux à raconter des histoires, à chasser l'obscurité avec des contes, à apprendre à cohabiter, grâce aux récits, avec le chaos, à attiser les braises des foyers avec l'air de nos paroles, à parcourir de longues distances pour porter nos histoires aux étrangers. Et quand nous partageons les mêmes récits, nous ne sommes plus étrangers.

Irene Vallejo, *L'Infini dans un roseau (Les Belles Lettres)*, p.500

Domaine francophone :

- Quelques romans à ne pas rater, mais que nous n'aurons pas eu le temps de lire ou de chroniquer :

Catherine Cusset, *La Définition du bonheur* (Gallimard)

Cécile Coulon, *Seule en sa demeure* (L'Iconoclaste)

Antoine Wauters, *Mahmoud ou la montée des eaux* (Verdier)

Anne Berest, *La Carte postale* (Grasset)

Santiago H. Amigorena, *Le Premier exil* (P.O.L)

Ananda Devi, *Le Rire des déesses* (Grasset)

Jean-Baptiste del Amo, *Le fils de l'homme* (Gallimard)

Léonor de Recondo, *Revenir à toi* (Grasset)

David Diop, *La porte du voyage sans retour* (Le Seuil)

Amélie Nothomb, *Premier sang* (Albin Michel)

Charif Majdalani, *Dernière oasis* (Actes Sud)

Christine Montalbetti, *Ce que c'est qu'une existence* (P.O.L)

Mathieu Palain, *T'arrête pas de courir* (L'Iconoclaste)

Thierry Hesse, *Une Vie cachée* (L'Olivier)

Alexandre Labruffe, *Wonder Landes* (Verticales)

Mariette Navarro, *Ultramarins* (Quidam)

Jean-François Dupont, *Villa Wexler* (Asphalte)

Céline Minard, *Plasmas* (Rivages)

- Les œuvres que nous avons appréciées ou sur lesquelles nous voudrions attirer l'attention :

Lydie Salvayre, *Rêver debout* (Le Seuil, août 2021) :

Il ne faut « pas pleurer », mais si « tout homme est une nuit », « marcher jusqu'au soir », et puis « rêver debout »... On ne peut s'empêcher, en associant ainsi dans une seule longue phrase les quatre titres des derniers livres parus (le dernier en août 2021 au Seuil) de Lydie Salvayre, d'y repérer comme l'expression d'un cheminement têtue (débuté bien avant d'ailleurs, si face à « la vie commune », et pour exalter le « vif du vivant », l'auteure écrit, depuis longtemps, « contre »), d'une volonté de présenter la vie et la littérature, si l'on veut qu'elles vailent la peine, comme œuvres de résistance, élans courageux contre toutes les violences que la réalité nous oppose. Rien d'étonnant, dès lors, que l'on retrouve, au tournant de quelques pages de « Rêver debout », la mère républicaine et sa pugnace bravoure de « Pas pleurer », l'étranger inquiétant et mal accueilli, qui traverse le second livre, le fantôme de « l'homme qui marche » de Giacometti, cette sculpture avec laquelle l'écrivaine dialoguait dans la nuit du musée Picasso, cette haute figure symbolique de l'effort humain pour avancer en dépit des contraintes et des oppressions. « Rêver debout » est annoncé comme un « roman », mais s'il doit entrer dans le genre, c'est au titre de roman épistolaire, le texte se construisant autour d'une série de lettres que la narratrice/auteure adresse, au fil d'une relecture du mythique « Don Quichotte », à Cervantès. Il s'agit, d'abord, de lui faire part de son courroux contre la manière dont il ridiculise et laisse maltraiter constamment son illustre personnage tout au long de ses aventures, le sadisme avec lequel il le transforme en victime permanente des insultes et des coups d'autrui. Il s'agit surtout de rendre hommage à tout ce qui dans les propos et les gestes du héros, sans cesse bousculé et rudoyé dans le cours de l'histoire, montre sa bonté, sa générosité, toute son attention aux pauvres et aux bannis, son féminisme, sa mise en question régulière des pouvoirs politiques et religieux, du poids des institutions de l'époque, son goût prononcé, enfin, pour les chemins de traverse, l'utopie, l'importance de privilégier parfois le rêve face à la réalité, la poésie contre le prosaïsme aride du quotidien. Il faut défendre Quichotte, oui, le libre-penseur et « l'anar », nous dit Lydie Salvayre, il faut défendre aussi, d'ailleurs, le couple paradoxal qu'il forme avec son serviteur (et finalement ami) Sancho, les deux proposant dans leur symbiose le miroir de notre humaine condition. Et finalement, l'auteure feint de découvrir que Cervantès n'a transformé son Quichotte en souffre-douleur que pour mieux lui faire tenir son rôle de porte-parole d'une sagesse critique, difficilement exprimable sans le masque de la fiction face aux autorités du temps, ... et, bien sûr, se déclarant « fan » du démiurge et de sa créature, de l'en féliciter, en soulignant toute l'actualité de l'œuvre et de son protagoniste. Ah, quel bonheur, encore une fois, ce nouveau Salvayre, où l'on retrouve le panache de l'éternelle rebelle, la saveur de cette langue acide autant qu'allègre, un regard politique lucide, nourri d'une joie toute spinoziste, un appel enthousiaste à ne pas se résigner à l'état des choses, au pire qui attend nos sociétés et notre planète, si nous ne faisons rien ! Alors, demain, tous des Quichottes ? Laissons Lydie Salvayre nous le suggérer, de si belle et engageante manière !

Thomas B. Reverdy, *Climax* (Flammarion, août 2021) :

Comme toujours, et plus que jamais, ce qui agit sur le lecteur dans ce nouveau texte de Thomas B. Reverdy, c'est la puissance du charme, un charme d'autant plus fort, cette fois, que le texte ressuscite, parmi les elfes et quelques héros de la mythologie nordique, un changelin aux pouvoirs hypnotiques, capable d'accompagner Noah dans la terrible réalité d'une catastrophe écologique comme dans les territoires fictifs d'un jeu de rôle où, adolescent et maître de la partie, il incarnait Sigurd, le héros d'une tragique épopée. Comme dans ses précédents romans, en effet, l'écrivain instaure un jeu d'échos entre une histoire évoquant, dans toute leur gravité, des faits-divers contemporains et le monde de l'imaginaire, tissé par les illusions collectives ou le regard des écrivains. Dans *Les Évaporés*, la mémoire des textes

de Richard Brautigan sur le Japon, témoignant de sa sensibilité et de son amour fou pour ce pays, accompagnait ainsi d'un contrepoint lumineux la découverte par le détective d'une société ravagée par le tsunami et l'explosion de Fukushima. Dans *L'Hiver du mécontentement*, c'était le Shakespeare de *Richard III* qui donnait tout son sens au quotidien d'une jeune travailleuse précaire, actrice amateur de la pièce à ses heures perdues, dans une Angleterre sous la férule d'une Margaret Thatcher au parcours si proche de celui du cruel roi de théâtre. Ici, l'intertexte de la mythologie nordique et des productions ludiques – jeux de rôle ou « livres dont vous êtes le héros » - qu'elle a nourries confère à l'histoire, grâce au brio avec lequel Thomas B. Reverdy alterne l'intrigue réaliste et le récit fantastique, une atmosphère crépusculaire, digne de la fin du monde qui s'ébauche sous les yeux du lecteur. Au début du roman, un incident dramatique se produit, tout au nord des côtes de la Norvège, sur la plateforme d'exploitation pétrolière nommée Sigurd – tiens donc ! -, faisant craindre son explosion et de gigantesques périls écologiques. Noah, un enfant du pays devenu ingénieur géologue, est appelé pour découvrir les causes de l'événement et tenter d'en prévenir les funestes conséquences. Il retrouve sur cette terre aux confins du monde ses amis d'adolescence, Ana, Magnus, Anders et Knut, tous embarqués dans des vies difficiles de grands solitaires, tous marqués par leurs aventures de jeu d'autrefois comme par les dangers qu'ils doivent affronter dans le présent. Tandis que loups et chiens de guerre, héros fantastiques passant aisément du monde des légendes à celui de la réalité, sont décrits dans toute leur fière splendeur, tandis que le lecteur lui-même est invité régulièrement à participer au cours de l'histoire, en faisant rouler les dés étranges d'un jeu wagnérien, Thomas B. Reverdy lui propose parallèlement un vrai tableau du désastre à l'œuvre dans cette partie septentrionale du monde, évoquant les sinistres craquements et la fonte accélérée de la banquise, mais aussi la mort annoncée ou la nouvelle vie des animaux qui peuplent là terres et mers, ours polaires, morues, ou minuscules crevettes *Calanus Hyperboreus*, montrant magistralement comment le destin de chacune de ces créatures peut perturber le fragile équilibre d'un territoire, aujourd'hui en extrême péril. « Je n'ai pas établi, commente l'auteur, de hiérarchie entre les études scientifiques et les enquêtes historiques d'une part, les récits d'aventures et la fiction d'autre part, parce que je crois que ce que nous appelons l'imaginaire – l'imaginaire des légendes et des mythologies, mais aussi des jeux et des romans dont nous faisons nos vies – fait partie de la réalité des choses. La fiction façonne notre monde. Sans elle, tout cela serait irrémédiable... » . Et oui, disons-le, la recette est vraiment réussie, la magie Reverdy fonctionne ici pleinement, qui nous invite à rêver autant qu'à nous interroger sur l'avenir de notre planète... Alors, vous vous laissez prendre au jeu ?

Corinne Royer, *Pleine Terre* (Actes Sud, août 2021) :

« Ils l'ont tué trois fois, Jacques. Ils ont tué le paysan. Ils ont tué l'homme. Et ils ont laissé agoniser le blessé. Mais le rire d'un colosse ne meurt pas... »

A l'instar d'Ivan Jablonka, franchissant dans son œuvre la barrière des genres, sociologues et historiens s'accordent à reconnaître aujourd'hui que le roman offre souvent une meilleure intelligence des faits sociaux que beaucoup de leurs essais, à cause de sa capacité à révéler les résonances intimes des événements et à toucher ainsi davantage le lecteur par cette dimension psychologique. S'il est un texte, dans cette rentrée littéraire, qui répond parfaitement à cette analyse, c'est bien ce nouveau roman de Corinne Royer, qui séduit autant par ses qualités littéraires qu'il interpelle efficacement nos esprits, en dénonçant avec lucidité le désespoir paysan dans nos campagnes et notre façon de maltraiter la nature. Inspiré par un fait-divers tragique, la mort de Jérôme Laronze, un agriculteur de Saône-et-Loire, en 2017, sous les balles d'un gendarme, le récit remonte aux origines de ce drame et décrit l'absurde et terrible engrenage qui l'a produit. A la suite d'un contrôle sanitaire, Jacques Bonhomme – tout un symbole, ce nom donné par Corinne Royer à son personnage, surnom historiquement attribué au meneur des révoltes paysannes de 1358, devenu rapidement une sorte de patronyme collectif pour désigner l'ensemble des rebelles de la Grande Jacquerie – se voit

interdire tout commerce de ses bêtes, sauf à accomplir des tests génétiques coûteux sur ses veaux. Incapable de financer ces derniers, il n'a plus de rentrées d'argent et finit par avoir beaucoup de mal à entretenir son troupeau. Un second contrôle vient sanctionner cette « mauvaise gestion du cheptel », ne faisant qu'accroître la détresse économique et psychologique de Jacques. Et puis, lorsque les inspecteurs des services sanitaires reviennent une troisième fois, accompagnés de quelques gendarmes, un incident l'entraîne dans une crise de désespoir, un comportement jugé menaçant par les autorités présentes, et suscite sa fuite, au volant de sa voiture, dans la forêt...

Le roman raconte, en autant de chapitres, les neuf jours de cavale solitaire de Jacques, neuf épisodes ponctués aussi par les confessions de plusieurs de ses proches- la mère d'un ami handicapé, un vieux paysan qu'il a soutenu dans ses combats, une soeur- ou d'un des inspecteurs, plein de compréhension et de compassion à son égard, regrettant d'avoir été du mauvais côté. Au fil des pages se dresse le portrait d'un grand vivant, un homme proche de sa terre et de ses bêtes, un paysan comme tant d'autres, victime d'un système où les normes, l'endettement, les contraintes sans mesure de la productivité, font oublier l'essentiel, le respect de la nature et de la vie. Un homme de cœur, aussi, toujours dans le souci de l'amitié pour son copain handicapé ou le vieux Baptiste, toujours hanté par un ancien amour, la fille aux cheveux rouges, et un homme d'esprit, à la ferme regorgeant de livres, un homme capable de réfléchir sur sa situation et le monde qui l'entoure.

Sans que jamais, pourtant, ce propos politique ne pèse, Jacques devient ainsi la proie exemplaire d'un monstre économique, cette version capitaliste et déshumanisée de l'agriculture, imposant ses normes et ses cadences insensées tout en polluant les sols, broyant tous ceux qui n'avaient comme seuls soucis que l'amour de la terre et des bêtes et le goût du travail bien fait. Et l'on entend, derrière la fable, l'appel vibrant à un retour à plus de lenteur, plus d'humanité, à retrouver l'harmonie perdue entre l'homme et la nature. Ce discours prend d'autant plus de puissance qu'il est nourri de poésie... Corinne Royer sait faire parler les cœurs autant que les paysages, retrouvant, par exemple, les accents d'un Giono (dont un livre se promène à différents endroits du roman, dont la pensée inspire également les mots de Jacques dans sa lettre-testament) pour évoquer le rire de « grand vent » de son personnage, la courbe libre d'une branche au-dessus d'une tombe, ou le petit galop d'un cheval blanc, beau et vivant comme certaines de ses phrases...

« Il aurait suffi de si peu.

Il aurait suffi, le temps d'un partage que je n'ai pas su accorder, d'accepter la tasse de café offerte par un paysan. », se désole, après coup, Pierre D., l'inspecteur navré d'avoir si étroitement accompli son devoir. Et si nous acceptions, nous, cette tasse de café, si nous entendions, nous, l'urgence de cet appel de Jacques, porté par la force magnifique des mots de Corinne Royer ?

Tanguy Viel, *La Fille qu'on appelle* (Minuit, août 2021) :

Une nouvelle perle au collier de Tanguy Viel, le cadeau des éditions de Minuit pour cette rentrée littéraire ! Dans une petite ville portuaire, en Bretagne peut-être, Laura, une jeune femme de vingt ans, est de retour auprès de son père. Celui-ci, Max Le Corre, un boxeur de talent, qui a connu la gloire et nombre de victoires avant un passage à vide, est devenu le chauffeur du maire de la localité, Quentin Le Bars. Il a récemment retrouvé la forme et s'apprête, soutenu par l'édile, à remonter sur un ring pour regagner son titre de champion. Soucieux de favoriser l'installation de sa fille, il demande à son patron de l'aider à lui trouver un logement. Le Bars fixe alors rendez-vous à Laura, et, miracle, lui propose à la fois logis et emploi, au casino local dirigé par son « ami » Franck Bellec, aux costumes blancs toujours impeccables. « Le pouvoir dans cette ville, écrit Tanguy Viel, avait deux lieux et deux visages, celui du maire et celui de Bellec... Ce qu'ils étaient l'un pour l'autre : deux araignées dont les toiles se seraient emmêlées il y a si longtemps qu'elles ne pouvaient plus distinguer de quelle glande salivaire était tissé le fil qui les tenait ensemble, étant les obligés l'un de l'autre, comme s'ils s'étaient adoués mutuellement, dans cette sorte de vassalité tordue et pour ainsi dire bijective que seuls les gens de pouvoir savent entretenir des vies entières,

capables en souriant de qualifier cela du beau nom d'amitié. » Et, bientôt, c'est dans cette toile, si serrée d'être ainsi doublement tissée, que se retrouve prise Laura, comme une mouche désespérée... Un récit d'une belle noirceur, un vrai roman d'atmosphère comme sait les trousseur Tanguy Viel, avec ce talent à la Simenon pour construire de parfaits petits décors provinciaux, glauques à souhait, une histoire aussi qui illustre avec puissance la banalité du harcèlement sexuel et de l'emprise des hommes de pouvoir. Et puis, il y a l'écriture de Tanguy Viel, sa précision cinématographique, son goût du détail, sa syntaxe savante... Un régal !

Patrick Deville, *Fenua* (Le Seuil, août 2021)

Indéniable charme de Deville, avec qui l'on se réconcilie, après la petite déception des deux précédents livres, dans lesquels il invoquait un peu trop ses affaires familiales... Ce *Fenua*, voyage dans l'imaginaire polynésien, en compagnie de ses plus grands arpenteurs, Bougainville, Melville, Loti, Gauguin ou Segalen, mais aussi de ses habitants malheureux ou rêveurs d'aujourd'hui, rencontrés au fil des jours, une aventure littéraire riche en évocations historiques autant qu'en considérations plus amères sur l'héritage des essais nucléaires de Mururoa ou la réalité des catastrophes écologiques présentes et à venir, un texte éclaté en archipel kaléidoscopique comme ce poudroïement d'îles qu'il décrit, ce *Fenua* est une belle aventure à partager, une nouvelle étape de ce Projet Abracadabra, dont on voudrait qu'il se prolonge encore longtemps !

Emmanuelle Salasc, *Hors gel* (P.O.L, août 2021) :

« J'entends l'alarme.

Dans cette hypervigilance qui me lie à Clémence, j'entends l'alarme. Comme si l'alarme venait d'elle. Comme quand elle venait d'elle.

J'entends Clémence. »

D'emblée, les mots d'Emmanuelle Salasc nous enchaînent à l'effroi, quand, dès les premières pages du récit, on sent peser sur la vie de la narratrice une double angoissante menace, celle du glacier et de sa redoutable poche d'eau, toujours prête à se déverser dans la vallée, comme elle le fit un siècle et demi auparavant, et celle aussi, non moins terrifiante et dangereuse, de Clémence, sa sœur jumelle toujours ingouvernable, sa sœur comme un nœud de perpétuelle colère. Nous sommes en 2056, le monde est plus que jamais inquiet de sa survie, mise en péril par le réchauffement climatique, mais, après le prise de conscience de nos années 20 (et, sur ce sujet, l'auteure semble très optimiste !), la société a adopté une organisation et un ensemble de lois à portée écologique, un vrai carcan tyrannique assorti de surveillance policière stricte, mais qui entend répondre à la volonté de préserver ce qu'il reste de nature et de biodiversité. Ainsi, l'on a réintroduit les loups et les ours dans ce coin de haute montagne, tout en régulant l'usage de l'eau, la consommation d'essence, et, en favorisant les micro-productions d'énergie électrique, à partir d'installations solaires ou éoliennes. Et parce que l'on est à l'âge du drone-roi, il y a parfois un œil de Big Brother qui traîne dans ces hautes prairies, comme un souffle orwellien balayant le paysage ! Dans ce cadre de roman d'anticipation, évoquant un futur très plausible – ce n'est d'ailleurs pas la moindre des qualités littéraires d'Emmanuelle Salasc que de donner vraie chair à cette nouvelle réalité sociale qu'elle imagine, décrivant par le menu, mais sans jamais lasser, les processus qui ont conduit aux changements, invitant à penser les règles nouvelles de cette communauté pour mieux les interroger -, la narratrice a recueilli dans sa grange, à la fois ferme et gîte rural, sa sœur, réapparue après une disparition de trente ans, et qui demande sa protection, prétendant être recherchée non seulement par la police, mais, surtout, danger bien plus grand, par son ancien compagnon, à la tête d'un important réseau de trafics, en particulier de drogues. La cohabitation est difficile, souvent houleuse, avec des scènes incessantes ponctuées par les coups de tête de Clémence, sa rancœur de jumelle née en second, sa jalousie d'enfant soi-disant délaissée, ses exigences capricieuses. La narratrice déroule, dans un récit fait d'allers-retours entre passé et présent, les fils de la mémoire – une image récurrente de cheveux, ceux de la mère, haïs par Clémence, bientôt ceux de sa propre sœur, traverse le roman, comme un symbole de ces traces de souvenirs qui ressurgissent

comme des miasmes, une métaphore qui rappelle l'usage magnifique qu'en faisait déjà l'auteur, sous son précédent nom d'Emmanuelle Pagano, dans le Tiroir à cheveux, l'un de ses premiers textes (P.O.L., 2005) -, racontant une enfance compliquée par la présence de cette sœur psychotique, presque paranoïaque, face à des parents démunis, tentant de canaliser ses permanentes pulsions destructrices, finissant par baisser les bras, en la laissant échapper à leur surveillance pour conquérir, dès l'adolescence, une dangereuse liberté, nourrie de prostitution et de stupéfiants. Une sœur qui, un jour, disparaîtra..., emprisonnée, en cavale, morte ?, laissant ses proches à leurs inquiétudes, avant de revenir trente ans plus tard. Une sœur qui contamine même, par le poison psychologique qu'elle distille, les relations de la narratrice avec sa mère, désormais éloignée dans une maison de repos, et Léo, le gendarme devenu son amant avant rompre à cause de cette parenté encombrante. Une sœur comme la malédiction de toute une vie et, en parallèle, souvent même comme un écho dans le paysage de ce drame intime, l'ombre gigantesque du glacier, le risque d'un retour de cette énorme vague liquide, capable de dévaster toute la vallée jusque dans la plaine. Poche de larmes fraternelles au bord du cœur, poche de lave aquatique au bord du glacier..., la grande de force de l'écriture de l'auteure est ici, comme dans tous ses précédents romans, de conjuguer, avec la plus belle des sensibilités, l'intime et l'environnement, montrant comment la puissance d'un drame familial s'inscrit dans les tourmentes d'un paysage. Un roman dont on ne ressort pas indemne, habité par le fantôme de l'inclémente Clémence, ému à l'idée de ne plus jamais pouvoir regarder les montagnes de la même manière. Un grand texte, donc, ce premier d'Emmanuelle Salasc sous son nouveau nom de plume ! A lire sans tarder !

(La librairie Lafontaine accueillera Emmanuelle Salasc, pour une rencontre littéraire autour de ce livre, le mardi 9 novembre à 20h30 à la Médiathèque municipale de Privas... Joie !)

Sorj Chalandon, *Enfant de salaud* (Grasset, août 2021) :

« Ça ferait un drôle de roman, cette histoire, non ? », lâche le père du narrateur d'un *Enfant de salaud* à son fils, après que celui-ci lui a révélé l'enquête qu'il a menée sur son passé trouble, étalant devant lui les documents les plus compromettants glanés au fil de ses recherches. Et, en effet, on comprend, dès l'adresse à son editrice et les deux citations en exergue, avant même d'entrer dans le récit, que ce qui va se jouer dans ce « roman » n'est pas juste la symphonie poignante d'une fiction, comme sait les composer brillamment Sorj Chalandon depuis *Le petit Bonzi* (2005), mais la musique douloureuse d'une partition très intime, comme une étape de plus, confie l'auteur, « sur la route éprouvante qui menait à mon père, le premier de mes traites ». L'écrivain avait déjà montré dans *La Légende de nos pères* (2009) et *Profession du père* (2015) combien cette figure paternelle, avec son parcours heurté, ses choix politiques extrémistes à droite, ses mensonges, ses provocations et sa brutalité, avaient profondément abimé son existence et celle de sa mère. Si dans le roman le jeune garçon et futur journaliste se fait dire par son grand-père qu'il est un « enfant de salaud », cette expression sonnait comme la première révélation de la « monstruosité » paternelle, on peut supposer que Sorj Chalandon a lui-même entendu cette accusation dans la bouche de son propre aïeul. Tout l'art du romancier consiste, dès lors, à introduire cette matière biographique dans un cadre plus universel, à faire, comme il l'écrit et le réalise dans ce texte, « entrer le procès de m(s)on père dans la salle d'audience qui jugeait Klaus Barbie ». Utilisant ses souvenirs de témoin, comme journaliste judiciaire, de ce très long procès-spectacle (avec ses vedettes, Serge Klarsfeld et l'avocat général Pierre Truche contre le sulfureux Jacques Vergès, mais aussi ses fantômes, les enfants d'Izieu, les Juifs et les résistants déportés ou torturés, et ses victimes à la barre), mais également le dossier des archives concernant le jugement de son père pour collaboration par un tribunal de Lille au moment de l'épuration (un dossier auquel il n'aura eu accès qu'en 2020, six ans après la mort du père), installant ce dernier au milieu du public du Tribunal du bourreau nazi, il décrit minutieusement les étapes journalières de l'audience comme celles de sa propre enquête familiale, tressant avec habileté les deux fils narratifs, montrant comment les puissantes émotions collectives trouvent écho dans celles suscitées par son drame personnel. Loin, pourtant, malgré la fascination éprouvée par son père pour le tortionnaire, de vouloir peindre celui-ci en Barbie au petit pied, il analyse son attitude comme celle d'un homme uniquement préoccupé par l'ambition de se « faire

valoir davantage », à l'image d'Enric Marco, « l'imposteur » décrit par Javier Cercas dans le roman éponyme (Actes Sud, 2015), sans en avoir toutefois l'intrigante stature, reprochant surtout à son père de l'avoir « trahi », en lui cachant les détails de ce passé, menant sa vie comme un tricheur, gâchant cruellement celle de ses proches, ...un traître finalement beaucoup plus difficile à pardonner que son ami Denis Donaldson, dont il retraçait si magnifiquement le parcours tragique dans *Mon Traître* (2008). Un confrère journaliste de Sorj Chalandon, observant ses larmes devant le spectacle odieux des massacres de Sabra et Chatila, lui avait conseillé de transformer ses pleurs en encre... Près de quarante ans plus tard, on ne peut que se réjouir que le futur romancier ait obéi à cette injonction si féconde !

Agnès Desarthe, *L'éternel fiancé* (L'Olivier, août 2021) :

« C'est si bon d'être semblable, d'être conforme. Pourquoi devrait-on jouer au malin avec la vie ? ». Cette question que se pose la narratrice au mitan du roman, toute son existence y répond, avec beaucoup de fantaisie souvent, plus gravement parfois quand elle remet en cause le déroulement linéaire du temps, célébrant justement les écarts, l'anticonformisme, les chemins de traverse, les pieds-de-nez adressés à l'attendu, l'incongruité quelquefois des éternels retours. Au début du récit, alors qu'ils assistent à la Mairie à un concert de Noël avec leurs classes de maternelle, la narratrice, une petite fille de quatre ans, répond à la singulière déclaration d'amour – « Je t'aime, parce que tu as les yeux ronds » - d'un garçon inconnu par une fin de non-recevoir plutôt brutale – « Je ne t'aime pas. Parce que tu as les cheveux de travers ». Mais la scène a eu lieu sous le lustre imposant de la salle des mariages, et notre héroïne prend conscience d'emblée qu'elle est à tout jamais liée à cet autre enfant, qu'ils sont désormais comme « officiellement fiancés », et que, si, comme dans une répétition musicale, on pouvait tout reprendre à la première mesure, alors, en répliquant différemment à l'aveu du garçon, c'est une autre histoire qui s'écrirait... Ce garçon, Etienne, elle le retrouve à l'entrée au lycée, membre comme elle de l'orchestre scolaire, adolescent timide transformé par l'amour flamboyant de l'incandescente Antonia, désormais obnubilé par sa recherche de la « transe ». Elle le croisera, encore, des années plus tard, errant désespéré dans une rue de Paris, portant dans ses bras Rita, le bébé de sa compagne décédée. Et, enfin, six ans encore après, en gigolo discret, gagnant sa vie auprès de quelques vieilles femmes en mal de relations sexuelles... Autant peut-être d'occasions manquées, même si elle-même aura vécu toutes les vicissitudes de l'amour, décevant la passion de Vincent, son ami d'adolescence, pour vivre un temps avec Martin, le frère d'Etienne, puis rencontrer Yves, avec qui, elle se mariera, avant de le quitter, puis de le retrouver... Rythmé par les rencontres entre elle et Etienne, « l'éternel fiancé » jamais étreint, mais aussi par les différentes expériences musicales qu'elle aura connues, du quatuor familial qu'elle composait avec des deux sœurs et son père, dans l'enfance, à ses recherches sur un prestigieux chef d'orchestre contemporain, en passant par les mois d'apprentissage, entre cours et orchestre, au lycée, le récit déroute autant qu'il enchante par sa structure discontinue, ses sauts narratifs d'une scène pleine d'émotions à une autre, selon une logique que semble résumer au mieux cette leçon d'esthétique – voire d'éthique ? – d'Antonia la magicienne à son amant Etienne : « L'espace est partout, m'expliquait-elle. Entre l'inspiration et l'expiration, il y a de l'espace, entre deux clignements de paupières, il y a de l'espace, entre deux mots, entre deux lettres, entre deux sons. Rien n'est collé. Rien n'est continu. Et quand tu coupes, recoupe et coupe encore ! Entre deux de mes cheveux, il y a autant d'air que dans le ciel au-dessus de ta tête »... Agnès Desarthe n'excelle jamais tant que dans cette évocation des moments forts de l'existence, chargeant d'érotisme une scène de rencontre amoureuse, racontant avec un humour féroce la visite d'une exposition d'art contemporain, teintant de légèreté et d'allégresse la journée de la petite Rita avec son arrière-grand-mère, mélangeant les couleurs de la joie et de la mélancolie pour décrire le temps d'un mariage ou d'un enterrement, distillant tout au long du texte les charmes de son écriture. Pour nous inviter, là, nous aussi « au centre » de son roman, à accompagner sa narratrice dans sa conscience de la fluidité du temps, de la fugacité des choses : « Je suis au centre. À gauche, mon passé, à droite mon avenir, et moi, au milieu, au présent, à l'invivable présent. Ce temps que la musique ignore »... Oui, on ne s'en lasse pas de sa flûte de conteuse, on la suivra encore bien loin, Agnès Desarthe l'ensorceleuse !

Larry Tremblay, *Tableau final de l'amour* (La Peuplade, août 2021) :

« Pour moi, il n'y a toujours eu qu'une seule chose à peindre : le corps et son cri... Et toi, le voyou, le voleur, le petit boxeur, au moment où dans ma nuit tu avais fait intrusion, j'étais enfin prêt à accepter les bassesses, les joies, les blessures nécessaires pour peindre le corps que tu m'offrais et son cri que j'aspirais à étaler à la grandeur de ma toile. L'amour avait déjà commis tous les crimes. Un défi pour moi d'en imaginer de nouveaux. » *Tableau final de l'amour*, le nouveau roman de Larry Tremblay, emprunte la forme d'une confession, comme une longue lettre posthume adressée par Francis Bacon à George Dyer, son amant et le modèle de nombre de ses tableaux, suicidé à la veille de l'inauguration, au Grand Palais, de l'importante rétrospective consacrée au peintre en octobre 1971. Tout avait commencé entre eux dans la plus brutale des violences, avec l'entrée nocturne du « voyou », à la recherche de quelque butin facile, dans l'appartement-atelier du peintre, prélude à une empoignade sans pitié, laissant les deux adversaires groggys... mais finissant leur nuit dans la plus amoureuse des étreintes ! Cette scène formidable qui ouvre le récit impose d'emblée, comme les premières mesures d'une fugue, le thème majeur qui domine le texte, à travers de multiples variations, le nœud fondamental liant le corps (« la viande », disait Bacon), la sexualité et la violence, et l'expérience de la création artistique dans la pensée du peintre. Si l'histoire évoque surtout ces années Dyer, la relation passionnée, mais souvent houleuse et pleine de rebondissements, entre un artiste déjà très célèbre et riche et un dilettante, délinquant et drogué, le roman convoque, avec une certaine liberté parfois à l'égard des faits et des noms, d'autres étapes de la vie de Francis Bacon, son départ forcé de la maison familiale, après la découverte par son père de son homosexualité - les coups subis aussi dans son enfance, et ce viol dont il fut victime par un palefrenier -, ses premières années parisiennes où il n'avait d'autres choix que de se prostituer pour vivre, ses aventures avec d'autres amants, Paul le pilote ou Alex (les prénoms ne sont pas ceux des personnages réels...), le jeune nouveau talent new-yorkais, dont il méprise les œuvres mais qu'il invite, pour préserver son amour, à Venise ou Tanger, la rencontre aussi avec Maggy, l'actrice et metteuse en scène, la confidente, l'amie... Toujours, pourtant, à travers l'évocation des tours et détours de cette existence, ce qui intéresse Larry Tremblay et qu'il réussit puissamment, avec autant de finesse dans le propos esthétique que de poésie dans l'écriture, à imposer au lecteur, c'est l'imbrication absolue entre l'homme et l'œuvre, jusqu'à la douleur, parfois, jusqu'à la folie. Laissons-le faire parler Bacon, son homme-peinture : « J'apprenais à peindre avec tout ce que j'étais, avec tout ce que je n'étais plus. Emporté par un élan de création proche de l'extase, je travaillais jour et nuit. Je buvais pour tenir le coup. J'enchaînais les tableaux comme si c'était une question de vie et de mort. Je peignais sans aucune distance, emporté, aveuglé par mes gestes, ouvert comme une hémorragie... » Comment mieux dire l'exigence tyrannique du geste artistique ? Avec ce corollaire du côté du regard du spectateur : « L'essentiel, c'était que la sensation du tableau monte directement au cerveau sans passer par un jugement moral, une histoire, une anecdote, un souvenir, une référence ». Et si, pour Larry Tremblay, l'idéal littéraire, et il nous semble qu'il le réalise merveilleusement dans ce texte, c'était aussi cela, une écriture qui « monterait directement au cerveau », imposant son sens par le seul jeu de la sensibilité ?

Thomas Giraud, *Avec Bas Jan Ader* (La Contre-Allée, août 2021) :

Dans ce nouveau récit, Thomas Giraud ressuscite la figure originale de Bas Jan Ader, un artiste conceptuel hollandais au destin tragique, nous invitant à l'accompagner (le titre du roman souligne, avec modestie, ce projet : « Avec Bas Jan Ader... ») au fil de son dernier voyage. In search of the Miraculous..., c'est ainsi que Bas Jan Ader avait intitulé son ultime performance, dont la seconde partie - après une traversée nocturne de Los Angeles à pied (One Night in Los Angeles) et avant, pour clore le triptyque, un trajet prévu de Felmouth en Angleterre jusqu'au Groninger Museum aux Pays-Bas, en ferry et en autobus - devait le mener sur l'Atlantique, à bord d'une coquille de noix, entre Cap Cod et les côtes irlandaises.

Nous voici embarqués sur ce voilier minuscule, avec lui et l'auteur, qui s'adresse directement à son personnage en utilisant régulièrement le « tu » de la seconde personne. Dès le départ, l'aventure semble insensée, vouée à l'échec, Thomas Giraud interrogeant avec un peu de cruauté la pertinence du projet -« ce miracle que tu prétends chercher on peut se demander ce que tu en attendais vraiment et ce qu'il en resterait » -, quand il ne va pas, de manière franchement drolatique, jusqu'à imaginer que notre artiste ait pu concevoir l'idée de tricher, en faisant embarquer au large son embarcation sur un cargo, qui l'aurait déposée à nouveau sur les flots à quelques encablures de sa destination irlandaise... Mais le voyage donne surtout l'occasion d'évoquer la vie de Bas Jan Ader, marquée par le « fantôme » envahissant d'un père, fusillé par les Allemands vers la fin de la guerre pour avoir sauvé des Juifs, et la dévotion excessive d'une mère, confite dans le souvenir de son mari héroïque, la vie d'un adolescent solitaire - « Tu étais seul, tu as toujours été seul » - puis d'un adulte sensible et rêveur, hésitant lors de ses études entre la philosophie et les Beaux-Arts. En choisissant finalement cette dernière voie, le jeune artiste s'empresse pourtant de s'écarter des sentiers battus, utilisant la gomme comme le principal outil de ses œuvres plastiques, avant d'imaginer les performances les plus singulières... Si Thomas Giraud évoque ces petits films où on le voit pleurer de multiples manières ou ce *All my Clothes*, constitué par l'étalage, dans un ordre complètement arbitraire, de tous ses vêtements sur un toit, il s'attarde essentiellement sur la série des « chutes », reconstituant par l'écriture - et c'est bien là, miracle des mots et vrai talent de l'écrivain, une prouesse, de donner à sa prose tant de qualité visuelle ! - ses scènes filmées où notre héros s'évertue à tomber, ici d'une branche dans un ruisseau, là en bicyclette dans un canal d'Amsterdam, s'interrogeant sur le sens de ces performances, proposant, en laissant la question ouverte, différentes interprétations de cette obsession de la « chute ». Le miracle, certes, n'aura pas eu lieu, mais Thomas Giraud, comme il l'a fait magnifiquement dans ses précédents textes pour Elisée Reclus ou Victor Considerant, aura tendu à Jan Bas Ader le plus beau des miroirs poétiques, capable de rendre à ses rêves toute la puissance heureuse de l'utopie ! Célébrant chez son personnage cet art de « fabriquer des moments de contemplation » et sa capacité de « séducteur... avec cette façon qu'ont les beaux jeunes hommes intranquilles et timides », on ne sait plus de qui il parle, finalement... Jan, ou Thomas ?

Gabriela Trujillo, *L'invention de Louvette* (Verticales, août 2021) :

« Il lui faudrait remonter le temps à travers une histoire opaque et se rappeler enfin de quelle histoire elle vient. Mais c'est une chose que L. ne sait pas faire ». Interrogée par un médecin sur l'origine de la lésion que présente son œil gauche, L., d'abord, avoue son ignorance, et puis comme rappelé par sa convalescence, ce passé-là revient, ... par enchantement et pour notre enchantement ! « A l'extrême brasse du ciel, l'aurore retentit à petits coups... Et voilà que maintenant, elle se souvient de Louvette : soudain, il fait un temps de petite fille ». Commence alors le récit d'une enfance au bord du Pacifique, dans un pays aux multiples volcans, soumis à de réguliers soubresauts tant telluriques que politiques (un pays jamais nommé, mais qui fait bien évidemment penser au Salvador, pays natal de Gabriella Trujillo, secoué comme dans son texte par une guerre civile à la charnière des années 80-90). Bien vite, on ne sait plus, comme dans la fameuse histoire de l'œuf et de la poule, ce qui, dans l'esprit de la petite fille, précède l'autre, des « mots » ou des « choses », si le monde qu'elle découvre n'est pas d'abord le fruit de son imagination, une perpétuelle « invention » donc. Enfant née tardivement, après deux jumeaux qui resteront les préférés de leur mère, souvent livrée à elle-même, elle nourrit très tôt une passion pour les animaux et les livres..., et il y a du Colette dans la légèreté, la fantaisie, la vraie tendresse qu'elle entretient dans sa relation avec cet univers, telle que la décrit l'auteure avec parfois un beau lyrisme. La petite fille sera « Louvette », à qui son père offre un « loup », animal métis, demi-chien, demi-coyote, ce Calli avec qui elle se réfugie souvent dans sa tanière sous l'escalier. Mais elle s'amourache aussi d'un couple de chats siamois et de plusieurs perroquets, comme si cette affection pour les animaux compensait l'amour que ne lui offre pas vraiment sa famille. Elle apprend le français, qui deviendra sa « langue du dedans », celle de l'école avant d'être, finalement, celle

de l'exil. Mais la fillette grandit, et d' « un temps de petite fille » (titre de la première partie), on passe au « coup de hanche du coyote », l'époque plus heurtée, voire chaotique, de l'adolescence. La famille se délite, la mère part, avec un nouveau compagnon, s'installer à New York, et le père révèle sa face sombre, ses activités militaires et paramilitaires au service de la plus brutale des dictatures, son goût du jeu et de la cruauté. Louvette reste à la garde de sa nourrice, de son frère et de sa grand-mère Itzel, mais elle en profite pour conquérir sa liberté, et, bientôt, elle découvre l'amour, les voyages – à Montevideo, sur les traces de Jules Supervielle, qui, après Colette, semble aussi influencer la plume de l'auteure -, la politique, enfin, avec Tristan, son ami communiste, et contre les idées de son père... Lésion due à un rayon de soleil trop vif lors d'une éclipse ?, coup porté sur l'œil par son père, lors d'une de leur dispute ? Le mystère demeure quant à l'origine de la blessure qui engendre ce retour des souvenirs, mais cette longue confession – sans doute très autobiographique, si « Louvette » est devenue, dans cette France où elle arrive à la fin des années 90, la Gabriela Trujillo qui la raconte avec tant de petits détails -, en raison même de son aspect kaléidoscopique, séduit le lecteur d'un bout à l'autre. On l'aime, cette Louvette au charme fou !

Isabel Guttierrez, *Ubasute* (La Fosse aux ours, août 2021) :

« Mon fils, entends-tu les mémoires traverser ma voix silencieuse ?

Les souvenirs s'épluchent sur le chemin, en couches, dans ton dos robuste. J'aimerais qu'ils te fassent un chaud manteau quand nous serons sur la montagne. Je sens bien que l'air devient plus froid depuis quelques heures. Je ne suis pas bonne couturière, ce sera un manteau en morceaux, des lambeaux qui, ajustés les uns aux autres, forment une histoire. »

Ainsi parle Marie, agrippée au dos de son fils, tissant la trame de ses souvenirs comme un patchwork, ainsi se déploie peu à peu, « manteau en morceau », lambeaux de mémoires cousus les uns aux autres par la grâce magique des aiguilles d'Isabel Gutierrez, un court récit d'amour et de deuil, comme un puzzle brillant de ses mille pièces, ses phrases lustrées de poésie, sans jamais un mot de trop.

Ubasute, c'est le nom d'une vieille tradition japonaise – et l'on ne peut s'empêcher de penser à la nouvelle de Shichirō Fukazawa, d'ailleurs citée en exergue d'un chapitre, et du film qu'elle a inspiré, La ballade de Narayama, par lesquels nous avons découvert cette pratique – consistant à transporter une personne âgée et mourante sur son dos pour l'abandonner sur les pentes d'une montagne, et c'est ici le choix de Marie, gravement malade et sentant que sa fin est proche, de « faire Ubasute », en demandant à son fils Pierre de lui fabriquer un siège, pour mieux la porter sur son dos et l'emmener vers les sommets pour l'y déposer, dans l'attente de son heure dernière. Un bol de terre cuite aux doux contours, dernière œuvre des mains de Marie, une petite théière d'étain et le réchaud de montagne du père, voici les seuls maigres bagages qui accompagneront le duo au cours de l'ascension, si l'on excepte les mots, le poids des souvenirs que Marie égraine silencieusement dans le dos de son fils... Des souvenirs d'avant même sa naissance, avec ce jumeau mort-né, dont elle sera toujours hantée par l'absence, mais aussi ceux d'une enfance marquée par le désamour de ses parents, heureusement compensé par les soins attentifs de ses grands-parents espagnols. Des « abuellitos » républicains, qui lui confieront leurs récits de luttes héroïques et leurs idéaux. Et puis, évoquée dans des pages magnifiques d'érotisme, la rencontre avec celui qui sera l'amour de sa vie, le compagnon de ses voyages et le père des enfants, avant de mourir d'un accident d'alpinisme. Le récit, pour mieux célébrer la qualité de ces éclats de vie, s'arrête longuement sur des photos – celles du couple ou des enfants entourant leur mère – ou un petit conte indien autour du Taj Mahal, réécrit - et réinterprété dans sa morale – par Marie dans un mystérieux carnet bleu. Peu à peu, pourtant, la voix intérieure de Marie s'éteint pour laisser la place à celle de Pierre, évoquant l'amour de sa mère, son goût des livres et sa croyance en la puissance des mots... Une puissance à l'œuvre, ici, tout au long de ce récit, résonnant comme le plus émouvant des chants d'adieu. Oh oui, entendre et entendre encore la petite musique d'Isabel Gutierrez !

Salomé Kiner, *Grande Couronne* (Bourgois, août 2021) :

Un premier roman plein d'un charme sulfureux, cette Grande couronne (Bourgois, 2021) de Salomé Kiner, dont le titre suffit à poser le décor... Quelque part dans cette banlieue parisienne, à la fin des années 90, une adolescente rêve de devenir avocate ou hôtesse d'Air France, moins pour l'intérêt de ces métiers qu'en raison de la fascination qu'elle éprouve pour leurs uniformes professionnels respectifs. Mais pour pouvoir acquérir ces tenues, comme pour acheter les vêtements et chaussures de marques qu'exhibent ses camarades, il faut de l'argent, et, surtout, des parents prêts à le dépenser pour satisfaire ces aspirations. Or, la jeune collégienne vit dans une famille de la petite bourgeoisie aux quatre enfants, avec une mère et un père aux pсуjetsrincipes rigoureux, refusant l'usage de la télévision, et préférant aller chez Leclerc qu'à Auchan, parce que c'est moins cher... Alors, il s'agit de se débrouiller pour gagner l'argent nécessaire, même si, pour atteindre cet objectif, on se laisse entraîner dans un réseau aux pratiques sexuelles bien douteuses ! Et bientôt, quand son père quitte la maison, que sa mère semble, dans une dépression permanente, ne plus pouvoir veiller sur rien, que la fréquentation d'un lycée plus huppé que son collègue augmente ses frustrations, il ne reste que Renaud, le livreur de pizza, pour conforter ses rêves, une très fragile planche de salut... Une chronique douce-amère de l'adolescence au pays de la consommation-reine (c'était, pourtant, presque un autre monde, celui d'avant le smartphone et les réseaux sociaux !), une satire sociale au langage parfois très cru, mêlant vocabulaire ado et parler des cités, une vraie plongée dans l'âge des projets avortés et des pieds-de-nez aux interdits, mais un texte, aussi, nourri d'émotions et de tendresse ! A lire en mâchant alternativement des Malabar et des Mentos, pour avoir, comme nous y invite Kat-Linh, la bonne copine de notre héroïne, l'haleine « bigoût » de l'époque (celle qui permet, en particulier, de se protéger de la mauvaise odeur des profs !)...

Marin Fouqué, *G.A.V* (Actes Sud, août 2021) :

Après le succès en 2019 de *77*, un nouveau roman coup-de-poing (et l'on voudrait qu'on n'entende pas derrière l'expression un simple cliché) de Marin Fouqué, s'emparant avec rage de sujets d'une brutale actualité pour les glisser dans l'étouffant huis-clos d'un commissariat-prison. *G.A.V.*, c'est l'abréviation - usuelle pour ceux, policiers ou leurs « clients », qui en ont une certaine habitude - de « garde à vue », et la plus grande partie du récit, se déroule, en effet, pendant le séjour contraint de quelques interpellés, tout au long d'une nuit, dans les différentes cellules d'un commissariat. Il y a là Angel, arrêté parce que des policiers, à la recherche des auteurs de coups de feu, l'ont coincé avec le sac de son copain S-Kro et la barre de shit qu'il contenait, Angel, habitué des contrôles au faciès et des séjours au commissariat, qui refuse de lâcher le morceau et de dénoncer qui que ce soit. Mais il y a aussi cette jeune femme, K-vembre, écrivaine en attente d'édition, travaillant comme intérimaire dans un entrepôt logistique, rendue dingue aussi bien par son environnement de travail que par le harcèlement dont elle souffre et qui a fini par craquer. Il y a aussi ce vieil homme maghrébin et ces trois Black Blocks – des gauchistes radicaux, pas nécessairement sympathiques, mais qui donnent, dans le texte, un vrai cours de stratégie de combat et d'agit-prop... - qui s'en sont pris à lui, lorsqu'il leur a reproché de perturber par leurs actes violents la manifestation pacifiste « pour le climat » à laquelle ils participaient conjointement. Et puis quelques autres encore, tous blessés par la vie... et un policier, nuiteux, philosophe et mélancolique, pas forcément à sa place là, pas forcément le meilleur des petits soldats ! Chacun, dans cette nuit, dit sa vérité, sa détresse et sa colère, le racisme, le patriarcat, l'inhumanité des cadences et de la robotisation du travail, la misère sociale, les violences policières. Et puis, il y a les fragments du décor (« Pincés », « cages », « lacets », qui donnent leurs titres aux parties du récit), le béton froid, le métal et le plexiglass des cellules, les bruits de la prison. Il y a, enfin, dans ce long texte, exigeant mais prenant d'un bout à l'autre, cette langue, un peu moins oralisée que dans «*77*», mais rythmée, adaptée au discours de chacun. Un grand roman polyphonique, oui, ce *G.A.V.*, comme un chant de résistance à toutes les oppressions... Et si on se le mettait en bande sonore, en boucle ?

François-Henri Désérable, *Mon Maître et mon vainqueur* (Gallimard, août 2021) :

Une fois n'est pas coutume, avouons-le, une petite déception, quand le nouveau roman de François-Henri Désérable ne nous offre pas le plaisir escompté. On avait admiré, on avait même aimé avec fol enthousiasme *Evariste*, le rythme échevelé de ce texte, aussi emporté que la vie de son héros, mathématicien de génie et anarchiste fougueux, à l'existence interrompue si tôt par un absurde duel. Et on garde le meilleur souvenir d'*Un certain M. Piekienny*, cette fantaisie biographique autour de Romain Gary, qui montrait une telle complicité de l'auteur avec la superbe insolence de son héros. Mais là, même s'il y est beaucoup question de poésie et d'amour, même si l'on y croise Rimbaud, Verlaine, Hugo et le cœur de Voltaire, on a du mal à rentrer dans une intrigue tirée par les cheveux, dont on ne voit pas vraiment quel sens lui prêter... Le texte s'ouvre sur un interrogatoire dans le cabinet d'un juge, plus poète lui-même que magistrat, et l'on comprend très vite qu'il va y être question d'un cahier barbouillé de haïkus et sonnets, plus ou moins énigmatiques, d'un trio, bientôt un quatuor de personnages, le narrateur, la belle Tina, Vasco et Edgar, l'amant et le mari de la donzelle, de passion et de jalousie, d'armes à feu et d'une matraque télescopique... Il y a, c'est vrai, des fulgurances, de brillants jeux de mots, de jolis traits d'esprit, mais dans cette narration un peu trop débridée, les meilleurs feux d'artifices verbaux meurent parfois comme des pétards mouillés, des pitreries de potache, et l'intérêt se perd, au risque qu'on lâche le livre en cours de lecture... On est d'autant plus navré qu'on a, comme déjà dit, toujours apprécié et défendu François-Henri Désérable, que l'on avait même applaudi sa belle présence lors d'une rencontre littéraire ! Bon, c'est juste un désappointement subjectif et passager, sans doute, on fera mieux la prochaine fois, hein, François-Henri ?

Paola Pigani, *Et ils dansaient le dimanche* (Liana Levi, août 2021) :

Sous la plume de Paola Pigani, qui avait déjà su nous émouvoir, et ô combien, avec des romans mettant en scène sa rencontre d'enfance avec les tziganes, dans *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures* (Liana Levi, 2013), la vie de sa famille de paysans italiens immigrés et sa jeunesse en Charente dans *Des orties et des hommes* (Liana Levi, 2019), ou des poèmes comme ceux du recueil, *La Chaise de Van Gogh* (La Boucherie littéraire, 2021), un merveilleux hommage rendu à son père récemment décédé, *Et ils dansaient le dimanche* est un très grand roman historique et social, montrant une fois de plus l'extrême attention de l'auteure aux simples « choses de la vie » humaines, sa manière bien à elle de révéler dans le quotidien la violence ou la beauté. En 1929, Szonja, une jeune paysanne hongroise, quitte son pays avec sa cousine Marieka, pour gagner Lyon, où les attend une promesse d'embauche dans une usine de fabrication de viscose, cette soie artificielle qui connaît alors un bel essor. Au cours même du long voyage ferroviaire, pourtant, le rêve d'émancipation commence déjà à s'effriter, et la découverte de leur nouvel environnement industriel à l'arrivée ne fera qu'empirer le désenchantement. Szonja est obligée de se loger dans une triste pension tenue par des sœurs, de partager avec les autres ouvrières les maigres repas au réfectoire, de subir à l'usine cadences infernales et mauvais traitements, victime des brimades et des inégalités entre hommes et femmes, abimant ses mains dans des produits toxiques, sa tête et ses poumons dans un brouillard de fumées nocives. Et pourtant, avec ses collègues immigrés d'Europe centrale et d'Italie, elle découvre aussi la camaraderie et la solidarité, la joie des conversations, de la fête dominicale, et des danses au bord de la Rize. Quand surgit la grande Crise, conséquence du crash économique de 1929, entraînant le chômage et l'hostilité à l'égard des étrangers, cette fraternité des ouvriers, dans la colère et la lutte, leur permettra de résister jusqu'au Front Populaire et ses promesses de jours meilleurs... Dans un récit engagé, trouvant toujours les mots justes pour dire les tourments du corps comme les sentiments, traduisant avec la même poésie la douleur et l'amour, Paola Pigani nous entraîne, comme ses héros, dans la plus belle des valse littéraires... Laissez-vous emporter par sa musique, comme par le souffle de l'accordéon du « petit bal perdu » !

(Et nous aurons le plaisir de recevoir l'auteure, à Privas, le prochain jeudi 14 octobre, pour une lecture de *La Chaise de Van Gogh*, à l'Atelier à 18h30, et une rencontre autour de *Et ils dansaient...* à 20h30 à la Médiathèque... On se réjouit !)

Nathacha Appanah , *Rien ne t'appartient* (Gallimard, août 2021) :

On peut préférer les textes précédents de Nathacha Appanah, *Tropique de la violence* (Gallimard, 2016) ou *Le Ciel par-dessus le toit* (Gallimard, 2019), en particulier, des récits à la structure plus simple, plus immédiatement compréhensible. Reste que, parce que l'on y retrouve la même puissance d'évocation des chaos de l'âme, la même sensibilité à fleur de peau, et, surtout, cette charge poétique de l'écriture, ces phrases sans cesse vibrantes comme les cordes d'un violon mélancolique, pour évoquer les douleurs de l'enfance, les désarrois d'une vie, *Rien ne t'appartient* nous touche, à nouveau, profondément. Et l'apparente nébulosité du roman au début, qui entraîne le lecteur à s'égarer parfois, n'est en définitive que la meilleure manière de montrer l'éprouvante difficulté qu'éprouve la protagoniste du récit elle-même pour renouer les fils de sa mémoire. On entre dans le roman en compagnie d'un fantôme, ce garçon dont la silencieuse et inquiétante présence derrière elle trouble Tara depuis quelques temps. La jeune femme a, quelques mois auparavant, perdu son mari, Emmanuel, le grand amour de sa vie et l'homme qui l'a sauvée, le médecin qui l'a soignée au lendemain du tsunami. Depuis sa mort, Tara se néglige, laissant s'installer désordre et saleté dans son logis, sinon dans sa tête... L'inquiétude et les questions pressantes de son beau-fils, Eli – qui voudrait l'emmener consulter un neurologue -, le surgissement récurrent et angoissant de ce mystérieux garçon fantasmé à ses côtés, comme un retour du refoulé, tout concourt à faire revenir par bribes les souvenirs enfouis, à les arracher aux ténèbres de l'oubli, à reconstituer ce passé trouble que les années de vie heureuse avec Emmanuel avaient contribué à occulter. Et Tara se revoit danser, virevolter aux rythmes de la bharatanatyam, elle entend à nouveau le « tāt tāi taam dīth tāi taam » de ses pas et le carillon des grelots. Et Tara se souvient qu'elle s'est appelée Vijaya, « la victoire », et qu'elle a, un jour, connu « une vie délicieuse », gourmande, « une vie sans entraves », « une vie pleine ». Et puis, un jour aussi, parce que son père avait le courage d'une parole libre, parce que sa mère possédait une sagesse qui finirait par déranger, l'impensable se produit, la pire des violences détruit cette existence idyllique (et, même si les lieux ne sont jamais précisément nommés, on ne peut s'empêcher de penser que cette histoire évoque le Sri Lanka et les terribles conflits politiques qui l'ont secoué)... Commence alors, dans cette institution où la jeune fille est finalement enfermée, le temps du « rien ne t'appartient », le temps d'une enfance et d'une adolescence cloîtrées, rognées, violentées, le temps de la dépossession de soi. Une réclusion que seule la force du tsunami, la vague qui blessa avant de délivrer, pourra briser. Nathacha Appanah pénètre plus profondément ici que jamais dans l'intimité d'une vie, montrant à quel point le cours d'un destin est vulnérable, toujours menacé par les caprices de l'injustice, et ce qu'il faut de courage pour résister.

« Il se penche vers moi et dit :

- Tara a plusieurs significations, c'est l'étoile qui guide, c'est la libératrice, celle qui sauve, qui fait passer de l'autre côté.
- De l'autre côté de quoi ?
- Elle fait passer de l'ignorance à la connaissance, des ténèbres à la lumière, du chagrin à la joie... » (p.154)

Bon, vous hésitez encore à la suivre, Tara ou Vijaya, sur le chemin des mots de Nathacha Appanah ?

Alain Mascaro, *Avant que le monde ne se ferme* (Autrement, août 2021) :

Une formidable épopée nomade par un auteur qui a lui-même décidé de se rendre nomade, abandonnant métier et attaches il y a deux ans pour prendre le chemin d'une errance sans but, qui a pu, entre l'Asie centrale et la Patagonie, engendrer le désir de conter et l'écriture de ce livre... Parmi les textes évoquant, avec autant de respect que de poésie, la mémoire historique et la culture des Tsiganes, on appréciait beaucoup le *Tsiganes, sur la route avec les Roms Lavera* de Jan Yoors (Phébus, 2004) ou, plus récemment, le magnifique *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures* de Paola Pigani (dont on a présenté plus haut le dernier roman), où celle-ci racontait sa rencontre d'enfance avec ces gens du voyage dans son coin de Charente. Le livre d'Alain Mascaro les rejoint désormais dans notre admiration, parce qu'il redonne, à travers l'histoire d'une poignée d'hommes, tout son lustre de fierté à cette communauté, rappelant à quel point elle a pu sans cesse être ostracisée et humiliée et, cependant, garder farouchement entier son goût de la liberté, porter haut son panache au-dessus de la misère. Tout commence autour d'un feu, une de ces brasées rituelles qui rythmeront le cours du récit... Le jour où le grand-père d'Anton meurt, et où l'on brûle sa roulotte pour empêcher qu'il ne revienne hanter ses proches, Svetan, son père, apprend qu'il donnera bientôt naissance à ce fils, à qui il prédit un avenir de grand dresseur de chevaux, le voyant parcourir le monde, souvent seul et loin de sa famille du petit cirque. L'enfant naît et grandit parmi ces gens de la kumpania, s'éprenant de la musique de Jag, le violoniste, apprenant à lire contre l'avis même de son père, découvrant peu à peu toute la vulnérabilité de son peuple. Bientôt l'arrivée des soldats nazis en Autriche, où le cirque circulait alors, sonne le glas de tout espoir. Tandis que certains des siens sont enfermés dans des camps, où l'on sait quel sort – « Porajmos, l'engloutissement, la dévoration » ...- leur est réservé, Anton entame une longue errance à travers l'Europe, un voyage souvent sinistre et malheureux, mais ponctué de rencontres enrichissantes, avec Simon, un médecin philosophe, Katok le sage et plus tard, le colonel américain Wittgenstein, avec qui il quittera le camp de Mauthausen et qui l'accueillera dans son ranch, aux Etats-Unis. Mais ce n'est que le début d'une nouvelle errance, qui emmènera Anton jusqu'en Inde... A travers le voyage de son dresseur de chevaux, ce « fils du vent » que rien n'entrave, et tout l'univers culturels des Tsiganes qu'il dépeint autour de cette aventure, c'est aussi de notre monde que parle Alain Mascaro, de notre peur de l'étranger, de notre tentation du repli. Une œuvre forte, oui, à lire d'urgence, alors, avant que ce monde, le nôtre, ne se ferme... pour y trouver les mots, un feu, une musique de violon peut-être, les armes pour empêcher ce destin-là ?

Jean-Claude Grumberg, *Jacqueline, Jacqueline* (Le Seuil, août 2021) :

Dans le roman de Katharina Volckmer, *Jewish Cock*, dont on parlera un peu plus loin, il est question vers la fin, et c'est l'un des passages les plus terribles du récit, de son arrière-grand-père, un homme bon, créateur d'une petite oasis de nature au cœur d'une ville polonaise. Mais un homme, aussi, qui fut le chef de gare du dernier arrêt avant Auschwitz, veillant, à ce titre, à la bonne fluidité du trafic, à ce qu'aucun embouteillage ne vienne retarder les convois... Bizarre jeu de circonstances, quand, au même moment, on lit, également, le dernier ouvrage de Jean-Claude Grumberg, à qui ce personnage pourrait donner inspiration, pour l'une de ces tragi-comédies qui font rire de désespoir. Mais là, il y a ce nouveau livre à la matière comme tirée de sa chair... Chut, chut... On voudrait ne pas trop en dire sur *Jacqueline, Jacqueline*, ce formidable texte de deuil, ce dialogue avec la grande disparue - au moment même où l'auteur pouvait célébrer le succès international, ô combien mérité, de *La Plus précieuse des marchandises*-, plongeant dans l'intimité du couple, avec tendresse et humour délicat, avec beaucoup d'autodérision et de délicieuses anecdotes, à la manière inusable de Jean-Claude Grumberg, le conteur et l'homme de théâtre. Un texte de difficile consolation, un témoignage d'énorme amour et le plus bel hommage qui pouvait se rendre à Jacqueline, l'amante, la compagne, la complice, l'inspiratrice de tant d'années. Celle qui lui disait qu'il devait, toujours, au théâtre, faire à la fois rire et pleurer les spectateurs. Un texte

qui a été couronné, début septembre, par le Prix littéraire du Monde, et surtout, un texte, de l'aveu même de l'écrivain, dont l'écriture lui aura permis de passer deux ans comme si elle était encore juste à côté de lui, Jacqueline ... Allons, faisons silence, et laissons-nous porter encore, avec émotion, larmes douces ou franc rire, par la voix de [Jean-Claude Grumberg](#) !

- **Et puis encore...**

- **Caroline Lamarche**, *L'Asturienne* (Les Impressions nouvelles)
- **Louis-Philippe Dalembert**, *Milwaukee Blues* (Sabine Wespieser)
- **Claire Berest**, *Artifices* (Stock)
- **Denis Michelis**, *Encore une journée divine* (Notabilia)
- **Maryse Condé**, *L'évangile du Nouveau Monde* (Buchet-Chastel)
- **Thierry Froger**, *Et pourtant ils existent* (Actes Sud)
- **Amina Damerджи**, *Laissez-moi vous rejoindre* (Gallimard)
- **Sophie d'Aubreby**, *S'en aller* (Inculte)
- **Thomas Clerc**, *Cave* (L'Arbalète, Gallimard)
- **Olivier Rogez**, *Là où naissent les prophètes* (Le Passage)
- **Christian Guay-Poliquin**, *Les Ombres filantes* (La Peuplade)
- **Raphaël Meltz**, *24 fois la vérité* (Le Tripode)

... et un **Béregère Cournut**, *Elise sur les chemins*, bientôt à paraître, petite gourmandise au Tripode !

Littérature étrangère traduite :

- **Quelques romans à ne pas rater, mais que nous n'aurons pas eu le temps de lire ou chroniquer :**

Victor del Arbol, *Avant les années terribles* (Actes Sud, Espagne, traduit de l'espagnol)

Wolfgang Hermann, *Monsieur Faustini part en voyage* (Verdier, Autriche, traduit de l'allemand)

Pablo Martín Sanchez, *L'Anarchiste qui s'appelait comme moi* (Zulma et La

Contre -Allée, Espagne, traduit de
l'espagnol)

Paolo Cognetti, *La Félicité du loup* (Stock, Italie)

Leonardo Padura, *Poussière dans le vent* (Métaillé, traduit de l'espagnol, Cuba)

Richard Powers, *Sidérations* (Actes Sud, traduit de l'anglais, Etats-Unis)

Kawai Strong Washburn, *Au temps des requins et des sauveurs* (Gallimard, traduit de
l'anglais, Etats-Unis)

Rosa Maria Unda Souki, *Ce que Frida m'a donné* (Zulma, traduit de l'espagnol,
Venezuela)

Emma Cline, *Daddy* (La Table ronde, traduit de l'anglais, Etats-Unis)

Paul Lynch, *Au-delà de la mer* (Albin Michel, traduit de l'anglais, Irlande)

Mariana Enriquez, *Notre part de nuit* (Le Sous-sol, traduit de l'espagnol, Argentine)

Zhang Yueran, *L'Hôtel du Cygne* (Zulma, traduit du chinois, Chine)

- **Les œuvres que nous avons aimées ou sur lesquelles nous voudrions attirer l'attention :**

Rosa Montero, *La bonne chance* (Anne-Marie Métaillé, août 2021) :

L'Art de la Joie, façon Rosa Montero !... C'est peu de dire qu'on l'attendait avec ferveur, la traduction de ce nouveau roman de l'une des plus talentueuses auteures de l'Espagne contemporaine, et nous voici comblés, illuminés par cette lecture. On y retrouve l'extrême finesse de l'analyse psychologique, la profonde sensibilité qui imprégnait *L'Idée ridicule de ne plus jamais te revoir* (traduit chez Métaillé en 2015), mais aussi le prodigieux talent de l'écrivaine pour construire des intrigues à tiroirs, confrontant des personnages aux personnalités complexes et aux parcours de vie tortueux, interagissant les uns avec les autres pour changer des destins dont le cours semblait irrémédiable, selon un schéma narratif déjà efficacement rodé dans le magnifique *Instructions pour sauver le monde* (Métaillé, 2010). Au début du livre, le passager d'un train observe, avec fascination, lors d'un arrêt dans la gare d'un bled perdu, la façade miteuse d'un appartement à vendre. Quand le train s'arrête dans la gare suivante, il descend et s'empresse vers un guichet pour prendre un billet de bus, monte dans le car qui le ramène vers la localité concernée, fait des pieds et des mains, sous les regards héberlués du propriétaire – néanmoins ravi de l'aubaine... - et du notaire, pour acheter immédiatement ce misérable appartement... Un acte apparemment insensé, qui installe d'emblée le lecteur dans un épais mystère : qui est cet homme ? Que cherche-t-il, là, à Pozonero (« Puits noir », littéralement, et comme le nommera plus loin, non sans rapport avec ce patronyme, le Trou du cul du Monde !), dans un lieu où il apparaît, en raison de sa mise soignée et de ses manières très policées, comme l'étranger absolu ? Un endroit où se cacher ? Peu à peu, tandis qu'il s'installe, avec le plus de discrétion possible, dans le village,

et commence à croiser commerçants et voisins, on en apprend un peu plus sur ce personnage, architecte visionnaire, renommé dans le monde entier, au sommet de la gloire et de la prospérité financière, mais hanté, apparemment, par d'insondables secrets, poursuivi par de terribles et obscures menaces... Autour de lui, l'incompréhension de son ancienne collaboratrice et amante occasionnelle, la cupidité et la méchanceté de l'ex-proprétaire, la curiosité des autochtones inquiets de cette présence incongrue, le ballet de quelques individus louches ajoutent leur lot d'énigmes. Mais la rencontre avec Raluca, une voisine roumaine au passé tourmenté, va peu à peu modifier le visage du quotidien... Vrai thriller, bâti autour d'une intrigue aux multiples rebondissements, « La Bonne chance » est aussi une formidable histoire d'amour, évitant tous les obstacles de la mièvrerie, et un poignant récit de rédemption, presque un roman d'initiation, voire une allégorie de l'éternel combat du Bien contre le Mal, un de ces livres en tout cas dont on ressort illuminé, et pour longtemps ! Rosa Montero, qui l'a rédigé dans une période d'épreuves personnelles, a déclaré à quel point son écriture et, en particulier, l'apparition, comme suscitée par une étonnante force extérieure à l'auteure, de la personne de Raluca dans le texte, avec ses étonnants pouvoirs, l'avaient sauvée elle-même d'une forme de désespoir. Alors, en faut-il plus pour vous convaincre, dès parution, d'ouvrir ce livre au plus tôt ? Allez, descendez du train, prenez pied sur ce quai inconnu, et suivez, pour la plus belle des promenades littéraires, les pas de Pablo et de Raluca...

Jan Carson, *Les Lanceurs de feu* (Sabine Wespieser, août 2021) :

Il arrive parfois, et c'est sans doute la marque des meilleurs livres, que la lecture, loin d'être simple exercice et plaisir spirituel, s'empare de votre corps au fil des pages, l'engage pleinement dans son travail, devienne aussi, et tyranniquement, l'affaire des tripes. Le roman de Jan Carson, premier texte d'elle traduit en français, accomplit cet exploit, n'offrant à qui le découvre que peu d'échappatoires à l'identification, l'invitant à partager le faisceau d'émotions, d'anxiété et de terreur, des deux protagonistes, jusqu'à, quelquefois, l'insoutenable... A Belfast, au cours de l'été 2014, la ville brûle. De Grands Feux sont allumés par des mains inconnues, bien avant les bûchers traditionnels du mois d'août, détruisant des lieux symboliques, faisant resurgir les pires souvenirs de la période des Troubles, la terrible guerre civile confessionnelle achevée, par un accord politique bien fragile, une vingtaine d'années auparavant. Tandis que la panique gagne la cité, que pompiers et policiers sont mobilisés pour calmer les flammes et trouver les coupables, deux hommes découvrent, dans leur condition de père de famille, le pire des cauchemars. Jonathan Murray, médecin dans un centre de santé et jeune père, depuis quelques semaines, d'une adorable petite Sophie, ne peut s'empêcher d'être hanté par le souvenir de la mère du bébé et de ses pouvoirs de manipulation, craignant que l'enfant n'hérite de ces facultés magiques, qui la transformeraient en véritable danger pour l'humanité. De son côté, Sammy Agnew, un ancien paramilitaire protestant, est convaincu d'avoir reconnu dans le « Lanceur de feu » s'exhibant sur une vidéo de propagande son propre fils, Mark, effrayé par l'idée d'avoir légué à celui-ci la part la plus sombre de sa personnalité. Bouleversés par le poids de leurs responsabilités parentales, rongés par la culpabilité, leurs cœurs déchirés entre leur amour paternel et leur souci d'autrui, ils s'emploient l'un et l'autre à tenter l'impossible, empêcher l'extension de la violence tout en protégeant leur enfant, une quête douloureuse qui les amènera finalement à se rencontrer... Au-delà de ce double drame, mêlant le fantastique à la réalité la plus crue, dans une tonalité qui évoque les meilleures tragédies shakespeariennes, au-delà de la puissance poignante d'un texte qui vous secoue, comme nous l'avons déjà dit au début de cette chronique, de la première à la dernière page, le roman, utilisant avec habileté l'alternance des points de vue et l'insertion fréquente de petites anecdotes mettant en scène d'autres enfants étranges, offre aussi le flamboyant portrait d'une ville, Belfast, minée par les haines anciennes et la lourdeur des silences... Et si, parfois, comme nous le montre Jan Carson avec un tel brio, l'écriture était le meilleur moyen de nous rappeler que parole et dialogue sont les plus efficaces des vecteurs de paix ?

Mario Vargas Llosa, *Les Temps sauvages* (Gallimard, Pérou, traduit de l'espagnol, août 2021) :

« Cette nuit-là, dans sa maison de Pomona, le président Arbenz dit à sa femme, Maria Vilanova :

- Les Etats-Unis nous ont envoyé un chimpanzé comme ambassadeur.

- Et pourquoi pas ? rétorqua-t-elle. Ne sommes-nous pas pour les gringos une sorte de zoo? »

(**Mario Vargas Llosa, *Temps sauvages*, Gallimard, 2021, p.252**)

Tout le monde se souvient de Salvador Allende et de l'odieux coup d'Etat de Pinochet, mais qui garde mémoire de Jacobo Arbenz et de la manière dont les Etats-Unis s'en débarrassèrent une vingtaine d'années auparavant au Guatemala ? Comme une répétition de tous les mauvais coups qu'ils allaient se permettre pendant des décennies dans ce sous-continent qu'ils considéraient comme leur chasse gardée ?

Et si les événements des soixante-dix dernières années en Amérique latine trouvaient pour beaucoup leur origine dans une énorme « fake news » (à l'époque, évidemment, on n'aurait pas utilisé ces termes, on aurait simplement parlé d'un mensonge de propagande), la prétendue adhésion au communisme du gouvernement de Jacobo Arbenz, arrivé légitimement au pouvoir au début des années cinquante au Guatemala, et sa non moins supposée allégeance à l'Union soviétique ? Si la montée en puissance des dictatures militaires dans les années soixante, l'extension des mouvements de guérillas ou des groupuscules paramilitaires, dont certains survivent encore aujourd'hui, la dérive de la Cuba castriste vers un régime autoritaire, les guerres civiles au Nicaragua ou au Salvador, et même simplement, débordant la seule sphère des combats politiques, la violence exacerbée, le règne de la loi de la jungle, qui semblent être encore l'apanage de tout le continent, d'Ushuaïa à Tijuana, si nombre de ces évolutions avaient été inaugurées par cette première grosse démonstration d'ingérence ? C'est un peu la morale que Mario Vargas Llosa tire à la fin du formidable récit qu'il fait, dans ce dernier roman, de ces événements du Guatemala, et de la rencontre qu'il relate, dans les dernières pages, avec l'une de leurs protagonistes, Marta Borrero Parra, « Miss Guatemala » (un surnom plus qu'un titre réel)+... Au début du texte, l'écrivain péruvien montre comment Edward L. Bernays, l'auteur de *Propaganda*, un manuel de manipulation en matière de communication encore utilisé aujourd'hui dans les meilleures écoles de publicité, se met au service de la United Fruit - géant américain de la production et du commerce des fruits (en particulier la banane, objet, alors, d'un nouvel engouement mondial !), exploitant les paysans dans toute l'Amérique latine, sans pour autant payer d'impôts (tiens, tiens, ça ne vous évoque rien aujourd'hui ?) dans les pays où l'entreprise est installée – pour trouver une parade aux projets politiques qui la menacent, en particulier la réforme agraire annoncée par le nouveau président guatémaltèque, Jacobo Arbenz. Bernays, dont Vargas Llosa cultive une certaine admiration pour l'intelligence machiavélique, réussit à imposer au gouvernement des Etats-Unis et, surtout, aux principaux titres de la presse américaine, la fiction d'un gouvernement guatémaltèque poste avancé de l'Union soviétique en Amérique centrale, l'imaginaire adhésion d'Arbenz et de son équipe aux idées communistes, quand le nouveau président était essentiellement un démocrate libéral séduit par un socialisme modéré, davantage soucieux du bien-être de son peuple, et, en particulier, de la communauté indienne, que ces prédécesseurs. L'opération de déstabilisation, ourdie conjointement par le gouvernement américain, la CIA, les nervis de la United Fruit, et leurs hommes de paille dans l'armée guatémaltèque, se met dès lors en branle. Tout l'art de Mario Vargas Llosa, conteur roué à la langue souvent truculente, consiste à transformer cette tranche d'histoire en un véritable thriller politique, dont les héros, humains trop humains, sont souvent, derrière les positions honorables et les habits officiels, de pauvres hères... Ces *Temps sauvages*, c'est un peu l'Arturo Ui de Brecht, rejoué dans le kitsch baroque d'une capitale coloniale ! Le général putschiste Carlos Castillo Armas (dit « Caca »...), Johnny Abbes Garcia, le chef de sécurité, l'homme de tous les coups bas, l'ambassadeur américain Peurifoy, cheville ouvrière de l'opération (surnommé le boucher d'Athènes pour le rôle qu'il venait de jouer dans la prise du pouvoir par les Colonels en Grèce), brute sans âme ni conscience, sont quelques-uns des protagonistes un peu minables d'un drame dont les ressorts sont parfois moins politiques qu'émotionnels, affaires de désir, de jalousie ou de rancœur. Trujillo, dictateur sanguinaire de Saint-Domingue et inoubliable personnage principal d'un précédent roman de Vargas Llosa, revient également ici pour jouer sa partition personnelle, compliquer un peu plus la manœuvre américaine. Seuls Jacobo

Àrbenz, sa femme Maria Vilanova, et son prédécesseur à la présidence, Juan José Arevalo, semblent montrer un semblant d'intégrité, de décence et de sagesse (ou de naïveté ?) politique au milieu de ce panier de crabes... mais ce ne sont pas les plus choyés par l'auteur, qui dévoile depuis longtemps un goût certain pour les génies du Mal (Ah, ce Celte, aussi, d'un roman précédent, quel bon souvenir !), et le fait amplement partager au lecteur. Et puis, comme une sorcière agissant entre l'ombre et la lumière, tout au long du roman, usant de ses charmes autant que de sa vivacité d'esprit, la belle Marta, « Martita », amante tour à tour des uns et des autres, mène la danse, égérie tirant souvent les pires des ficelles, mais l'auteur n'est pas le dernier qu'elle séduit, cet écrivain qui a toujours su magnifier l'amour, dans tous ses états ! Oui, tout cela, c'est vrai, ressemble à une farce... Mais quand c'est juste pour le génial Vargas Llosa, comme ça l'était pour Shakespeare en son temps, la meilleure manière de rendre à l'Histoire tout son sens, alors n'en boudons ni la leçon, ni notre immense plaisir de lecture !

Nino Haratischwili, *Le Chat, le général et la corneille* (Belfond, Géorgie et Allemagne, traduit de l'allemand, août 2021) :

Un roman à titre de fable, avec ces noms de personnages comme des allégories, mais qui laisserait au lecteur, à la fin, le choix de la morale. Un roman, aussi, comme un Rubik's cube (un objet qui revient à plusieurs reprises dans le roman, tout un symbole !), présentant mille facettes de couleurs comme autant d'éléments d'une histoire à reconstituer, égarant parfois le lecteur dans son jeu, mais lui offrant, lorsque tout se met finalement en place, la joie du casse-tête résolu. Et un roman, enfin, comme la meilleure manière d'évoquer cette longue période de troubles et de guerres nationalistes qui suivit l'effondrement du bloc soviétique., dans les franges de l'Empire, entre Tchétchénie et Géorgie, en nous invitant à méditer sur les responsabilités des différents acteurs de ces conflits, à nous demander si, en définitive, les plus cruels de leurs protagonistes ne sont pas, d'abord, les premières victimes de la haine qui les anime... *Le Chat, le Général et la Corneille*, c'est tout cela à la fois, et qui montre à nouveau, après *La Huitième vie*, saisissante saga racontant la destinée d'une famille géorgienne à travers le XXe siècle, qui déjà nous avait agréablement séduit, tout le talent de bâtisseuse d'histoires de Nino Haratischwili !

Le roman se construit autour de deux époques, s'ouvrant sur les débuts, en 1994, de la guerre en Tchétchénie, pour s'intéresser au destin d'une jeune tchétchène, Nura, qui rêve d'échapper aux lois de l'« adat », la tradition de son peuple et le sort qu'elle réserve aux femmes, pour accomplir ses rêves de danse et de théâtre, mais qui sera bientôt l'une des premières victimes du conflit. Un second personnage apparaît ensuite, Malich, un soldat russe, cultivé et qui s'est engagé dans l'armée par désespoir amoureux, qui aura été le témoin, effrayé et bientôt rongé par la culpabilité, des atrocités commises par ses camarades de troupe. Si ces deux personnages et le temps de la guerre reviennent par après dans des chapitres intercalés, de sorte que le lecteur comprend peu à peu leur rôle dans le récit, la narration se concentre, dans la suite du roman et vingt ans plus tard, autour des protagonistes qui lui donnent son titre. « Le Chat » est le surnom de Sesili, une jeune comédienne géorgienne exilée à Berlin – dont le parcours semble assez proche de celui de l'auteure... dont l'existence et les idées ont ainsi certainement fortement inspiré celles de son héroïne ! – déracinée dans ce nouveau pays, cette société dont elle maîtrise difficilement les règles, et déchirée par un drame familial et une récente rupture. Elle aura besoin de toute sa souplesse de « chat », de sa surprenante vivacité d'esprit pour accomplir la mission qui lui sera bientôt confiée... Alexander Orlov, lui, est un oligarque russe, un homme richissime, cynique et sans vergogne, qui s'est acquis le surnom de « Général » au cours de la guerre en Tchétchénie. Culpabilisé par la mort de sa fille Ada, qui trouve son origine dans un maudit secret, il se résout à rechercher ceux qui ont participé au pire avec lui à l'époque... « La Corneille » est Onno Brender, un journaliste allemand, aigri par le deuil et les remords (d'où son sinistre surnom !), qui va s'intéresser de près aux nouvelles fortunes russes et à leur naissance sur les champs de

ruine des guerres post-soviétiques... Trois formidables personnages, dont Nino Haratischwili dresse le plus détaillé des portraits, fouillant jusqu'aux tréfonds leur intimité, avant de réunir leurs différentes trajectoires et les deux époques du récit dans la résolution du roman. Exaltant les valeurs de la liberté et du féminisme, à travers les deux figures de Nura et de Sesili, brossant une fresque, pleine de bruit et de fureur, de ce monde de l'après-URSS, posant enfin avec profondeur les termes du débat autour de la responsabilité des acteurs de la guerre, en laissant au lecteur le choix de ses réponses, le texte de Nino Haratischwili donne au lecteur l'ultime plaisir d'avoir reconstruit l'harmonie du Rubik's cube... Allez, on est gentil, on en mélange à nouveau les facettes, et à vous de jouer !

Filelfo, *L'Assemblée des animaux* (Arthaud, Italie, traduit de l'italien, août 2021) :

Voici encore un livre à titre de fable, et qui n'est pas sans faire penser à La Ferme des animaux d'Orwell, au point que l'on redoute dès la couverture de n'en trouver qu'une pâle copie dans ce texte, *L'Assemblée des animaux* de Filelfo (un nom de plume, emprunté à un philosophe de la Renaissance, derrière lequel se cache un écrivain greco-italien), publié aux éditions Arthaud. Et pourtant, accompagnant le vol d'un corbeau vers le lieu de la grande réunion des bêtes, on se laisse rapidement entraîner dans l'aventure, observant de haut avec lui l'installation des différents acteurs, membres de toutes les espèces animales, venus des quatre coins de la planète pour une grande palabre, consacrée aux exactions du pire des animaux, le grand absent de l'assemblée, cet Homme qui les fait, par volonté prédatrice ou simple insouciance égoïste, lentement disparaître. Sous la houlette du jaguar, le débat commence, empreint de plaintes et de violence, mais aussi d'un humour féroce. Une discussion qui, tiens donc, finira par accoucher de l'idée d'une pandémie mortelle, comme remède possible à l'incurie de l'humanité, potion amère destinée à la pousser à s'amender... Un texte riche en métamorphoses, une écriture, surtout, qui se nourrit d'allusions à tout le patrimoine culturel de l'Occident, de citations d'auteurs allant d'Empédocle à Italo Calvino, de Shakespeare à Borges, en passant par Jack London ou Colette. Une belle source de méditation, pour ne pas mourir idiot... ou emporté par la dernière extinction ?

Katharina Volckmer, *Jewish Cock* (Grasset, Angleterre, traduit de l'anglais, août 2021) :

Elle est allongée là, sur la table d'examen du Dr. Seligman, un chirurgien plastique, et tandis que le praticien l'ausculte, la tête entre ses jambes, elle crache le morceau, un sacré morceau... Premier roman de Katharina Volckmer, une jeune femme allemande de 25 ans installée à Londres depuis plusieurs années, *Jewish Cock* -autrement dit, même si, pudeur ou crainte de réprobation politique obligent ?, ce titre n'a pas été traduit, « (la) Bite juive »- se présente comme le long monologue d'un(e) adulte, engagé(e) dans un processus de transition sexuelle, et qui remonte le temps, son histoire et celle de sa famille, égrenant dans cette logorrhée indisciplinée, parfois avec terribles incongruité et crudité, angoisses et fantasmes. Des rêves où il/elle se prend pour Hitler dans les plus scabreux des jeux érotiques à l'évocation des voyages de son père, représentant en électro-ménager, à Nüremberg pour un congrès annuel des fabricants de lave-linge..., de ses protestations contre le destin des femmes, lorsqu'il se confond avec leur rôle de mère au récit de ses relations avec K, un homme rencontré dans des toilettes publiques et un artiste auprès duquel elle comprendra l'urgence d'accomplir, enfin, cette métamorphose que son corps réclame depuis son enfance, de son culte avoué pour le petit gadget japonais mis au point par un certain M. Shimada, une sorte de robot-pénis dont il/elle se verrait bien affublé(e), à l'aveu du poids dans sa vie d'un frère mort avant sa naissance, fantôme encombrant, on comprend que son existence est hantée par deux obsessions aussi éloignées que complémentaires, la culpabilité de l'enfant allemand après la Shoah et son désir, jusque-là contrarié, de changer de genre et de sexe. La mort d'un aïeul, dont elle hérite, est peut-être, paradoxalement, la clé qui pourrait la délivrer de cette double cage... Un discours où la plainte se mêle à l'humour le plus féroce, où le sordide le dispute à l'ironie pour le plus grand de nos plaisirs, un régal qui rappelle les meilleurs textes de Thomas Bernhard ou d'Elfriede Jelinek. Katharina Volckmer, une voix qui promet !

Kazuo Ishiguro, *Klara et le soleil* (Gallimard, traduit de l'anglais,

Angleterre, août

2021) :

Prix Nobel de littérature en 2017, explorateur acharné des secrets de l'âme humaine, Kazuo Ishiguro livre, avec ce roman à la science-fiction très plausible, un nouveau chef d'œuvre, riche d'une délicate sensibilité. Dans une société aux règles très strictes et à l'environnement dégradé par le changement climatique et une intense pollution, Klara est une A.A, une Amie Artificielle, un robot de haute technologie, conçu pour partager la vie des enfants et des adolescents. Elle attend l'heure où elle sera choisie, dans un magasin dont la gérante, qui admire la curiosité et l'intelligence qu'elle manifeste bien davantage que ses camarades-robots, l'a prise en affection et lui attribue souvent les meilleures places dans la vitrine. Un jour, une enfant attarde son regard sur elle, et, c'est le coup de foudre réciproque, elle est bientôt achetée et emmenée dans la famille de la jeune fille. Mais Josie est malade, d'une étrange affection, qui la fatigue fréquemment et nécessite une attention permanente. Klara s'adapte patiemment à la situation, composant avec la mère de l'adolescente et Melania, la gouvernante au caractère difficile. Elle découvre aussi Rick, le voisin et l'ami de cœur de Josie, avec qui celle-ci entretient une relation changeante, ponctuée de crises de mélancolie, en fonction de son état de santé. Peu à peu, Klara se voit confier une mission rédemptrice... Kazuo Ishiguro sait maintenir le suspens, construisant son récit autour du point de vue de Klara, fine observatrice des émotions de son entourage, finalement peut-être plus lucide, plus empathique, voire plus « humaine » que les humains, lorsque ceux-ci se déchirent à cause de leur prétention ou de leur jalousie, comme lors d'une réunion d'adolescents, l'une des scènes les plus marquantes du roman, ou lorsqu'elle accompagne, seule, la mère de Josie, pendant une promenade à la cascade, au cours de laquelle la mère lui fait jouer le rôle de sa fille. Une histoire bouleversante jusqu'aux scènes finales et qui nous laisse avec cette interrogation : et si nous ne valions pas mieux que ces robots que nous imaginons, si finalement leur cœur artificiel, nourri de soleil, devait rayonner davantage que le nôtre ?

Juhani Karila, *La Pêche au petit brochet* (La Peuplade, Finlande, traduit du finnois, août 2021) :

Une aguichante couverture, comme de velours mauve brodé d'un délicat brochet rose se mordant la queue -et oui, ce n'est pas rien, parfois, cette enveloppe du livre, pour appeler le désir d'y entrer – comme une peau que l'on retrousserait doucement pour déguster la chair fabuleuse de ce poisson de mots, chèrement conquis... Très bonne pêche, assurément, ce roman qui nous emmène - dans « l'inepte Laponie orientale », un territoire disputé par les moustiques et les taons, voire par d'autres créatures beaucoup plus effrayantes encore, l'une des lectures les plus singulières de cette rentrée littéraire, un récit allègre et inventif, nourri d'autant de drôlerie que d'étrangeté ! Vous rêviez de la Laponie, son côté village du Père Noël, ses folkloriques Sâmes, ses sémillants troupeaux de rennes au bord de lacs immaculés ? Eh bien, vous pourrez réécrire les pages de votre imaginaire lapon, en suivant Elina, la protagoniste de l'histoire, de retour dans sa région natale, un enfer nauséux où l'on ne pénètre qu'après avoir franchi une barrière plutôt dissuasive, gardée par une sentinelle ronchonne. La jeune femme revient au village, comme chaque été, depuis plusieurs années et son départ afin d'étudier et travailler dans le Sud du pays, pour accomplir une intrigante mission. Elle a, en effet, trois jours, et pas un de plus, pour pêcher, au cœur d'un étang vaseux, un petit brochet, seul et unique représentant de son espèce au milieu du marais. Commence alors une redoutable épreuve, aussi dramatique pour notre héroïne qu'elle est cocasse pour le lecteur... Car le brochet, au propre comme au figuré, lui donne du fil à retordre, et tandis que son pied blessé la tourmente sans cesse, que d'affreux animaux-ventouses sucent et avalent ses bottes au fond du marigot, que moustiques et taons se révèlent les pires des vampires, un ondin, surgi de « l'autre monde » et se prétendant le gardien des lieux, vient lui imposer avec morgue et violence un odieux marché. La première journée de

pêche s'achève ainsi sur un échec et la promesse de lendemains difficiles... Mais alors que l'on devine peu à peu quelle malédiction la jeune femme est censée combattre en pêchant sa proie, elle s'accroche à sa quête, quitte à devoir affronter la mémoire et les conséquences d'une histoire d'amour mal terminée avec Jousia, son premier compagnon, quitte à devoir, surtout, résister à l'hostilité de tout un peuple de créatures surnaturelles, grabuges, teignons ou pieds-rayés, surgissant des marais pour défendre leurs prérogatives. L'aventure se complique davantage encore, quand apparaît dans le paysage Janatuinen, une inspectrice de police à sa recherche, depuis qu'elle la soupçonne d'une tentative de meurtre... De quoi nous tenir en haleine, dans cet improbable rififi chez les ploucs lapons, au cœur d'un foutu pays-cloaque, où la mère d'Elina, réputée sorcière, affirmait que le brochet était l'entremetteur entre notre monde et celui du dessous. Oui, on ne sait plus très bien dans ce récit fantastique, cette épopée parfois picaresque, où sont les frontières entre les mondes, l'humain et le surnaturel, le réalisme et la magie, et c'est tant mieux, quand la sévère policière finit par apprivoiser un inquiétant teignon, le transformant en affectueux toutou accroché à ses basques, quand le lecteur hésite entre le rire et les larmes, quand, derrière la tragico-farce, il y a peut-être aussi la meilleure des injonctions à nous inviter à mieux protéger cette nature vulnérable, notre demeure. Arto Paasilina peut reposer tranquille, son esprit, mélange d'intelligente lucidité, d'humour féroce et d'aimable tendresse, a trouvé digne héritier, ce Juhani Karila à la plume joyeuse !

- **Et puis encore...**

Eirikur Örn Norddahl, *Troll* (Métailié, traduit de islandais)

Robert Jones, JR, *Les prophètes* (Grasset, traduit de l'anglais, Etats-Unis)

Kate Reed Petty, *True Story* (Gallmeister, traduit de l'anglais, Etats-Unis)

Hunter Biden, *Les Belles choses* (Albin Michel, traduit de l'anglais, Etats-Unis)

Pitchaya Sudbanthad, *Bangkok Déluge* (Rivages, traduit de l'anglais, Thaïlande)

Amitav Ghosh, *La déesse et le marchand* (Actes Sud, traduit de l'anglais, Inde)

Antonio Scurati, *M, l'homme de la providence* (Les Arènes, traduit de l'italien)

Marc-Uwe Kling, *Quality land* (Actes sud, traduit de l'allemand, Allemagne)

Cherie Jones, *Et d'un seul bras, la sœur balaie sa maison* (Calmann-Levy, traduit de l'anglais, La Barbade)

... et puis, *La vérité sur la lumière*, une nouvelle merveille de **Auður Ava Ólafsdóttir**, à paraître chez Zulma, début octobre !

Un peu de littérature policière, ou noire, pour finir :

Nathaniel Rich, *King Zeno* (Le Seuil, traduit de l'anglais, Etats-Unis)

Pascale Dietrich, *Faut pas rêver* (Liana Levi))

Elsa Marpeau, *L'Âme du fusil* (Gallimard, La Noire)

Alessandro Robecchi, *De rage et de vent* (L'Aube, traduit de l'italien)

Aro Sáinz de la Maza, *Docile* (Actes Sud, traduit de l'espagnol, Espagne)

Chang Kuo-Li, *Le Sniper, son wok et son fusil* (Gallimard, Série noire,
traduit du mandarin, Taïwan)

Frédéric Paulin, *La Nuit tombée sur nos âmes* (Agullo noir)

Patrice Gain, *De silence et de loup* (Albin Michel)

Deon Meyer, *La Femme au manteau bleu* (Gallimard, Série noire,
traduit de l'afrikaans, Afrique du Sud)

Jeremy Robert Johnson, *Apprendre à se noyer* (Le cherche-midi, traduit de l'anglais,
Etats-Unis)

Franz Bartelt, *Of course* (L'arbre vengeur)

Lee Child, *Minuit, dernière limite* (Calmann-Levy, traduit de l'anglais, Etats-Unis)

Jean-Christophe Grangé, *Les Promises* (Albin Michel)

Romain Slocombe, *L'inspecteur Sadorski libère Paris* (Robert Laffont)

... et puis, cerises sur le gâteau de cette rentrée, un très bel album de Davide Cali et Claudia Palmarucci, en hommage aux animaux en grand péril ou déjà disparus :

Davide Cali et Claudia Palmarucci, *Le Cauchemar du Thylacine* (La Partie, traduit de l'italien)

Dans la forêt Sans-Nom, au paysage de jungle océanienne, travaille le bizarre docteur Wallaby, un spécialiste en traitement des mauvais rêves. Accompagné de son fidèle dingo Sirius, qui lui sert de fier destrier, il poursuit avec habileté les pires cauchemars, proposant à toutes les victimes de mauvais onirisme qui se pressent à son chevet, opossums, wombats ou roussette de Malaisie, d'audacieux remèdes. Mais un jour, sorti de l'ombre la plus obscure des bois, voilà que se présente un nouveau malade, le thylacine... Un cas d'espèce pour l'habile praticien, tellement cas d'espèce que la sienne est... éteinte. Peut-être faudra-t-il chercher dans cette disparition, cette survie du thylacine comme simple fantôme, l'origine de ses cauchemars ? Davide Cali propose là une vraie réflexion, pour les plus petits comme pour les plus grands, autour de l'extinction déjà trop avancée des animaux sauvages, à travers le plus poétique des contes. Avec cette citation, pleine d'amère sagesse, de Stefano Benni, à la fin du

livre : « De tous les animaux, l'homme est celui qui est le plus menacé de disparition. Car alors que nous nous soucions de protéger les pandas et les phoques, les pandas et les phoques, eux, ne se soucient pas de nous protéger, nous; au contraire, ils espèrent que nous disparaîtrons, avec nos bombes atomiques, pesticides, défoliants, pétroliers et villages de vacances. » Et puis, comme les tristes vitrines d'un museum d'histoire naturelle, les superbes illustrations de Claudia Palmarucci, consacrées aux espèces en voie de disparition, et dans les dessins fabuleux dont elle décore le récit, les allusions à Jérôme Bosch ou à l'Ile des Morts d'Arnold Böcklin... En faut-il plus pour vous convaincre d'aller à la rencontre du majestueux thylacine ?

... un merveilleux voyage, proposé par une chercheuse espagnole, à la découverte de la naissance des livres, de roseau et de papier, avant qu'ils ne meurent :

Irene Vallejo, *L'Infini dans un roseau* (Les Belles Lettres)

... et deux livres, émouvants ou intrigants, à la gloire d'une autre espèce menacée, celle des libraires !

Méridith Le Dez, *Un libraire* (Philippe Rey)

Vincent Puente, *Le Corps des libraires* (La Bibliothèque, 2015, réédition en poche

en 2021)

... et bonne lecture !